

Or Sous la Poussière



Or Sous la Poussiere

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Odeur de la Poussière	4
Chapitre 2 : L'Héritier du Clair-Obscur	9
Chapitre 3 : Le Premier Solvant	13
Chapitre 4 : L'Écho de 1944	17
Chapitre 5 : Pression Osmotique	21
Chapitre 6 : Sous les Échafaudages	26
Chapitre 7 : La Strate Fantôme	30
Chapitre 8 : Consolidation des Ruines	34
Chapitre 9 : Le Vernis Craquelle	38
Chapitre 10 : La Traque dans le Plâtre	42
Chapitre 11 : Le Pacte du Chiaroscuro	46
Chapitre 12 : L'Incision	50
Chapitre 13 : La Nuit du Strappo	54
Chapitre 14 : Le Transfert	59
Chapitre 15 : Le Cheval de Troie	65
Chapitre 16 : L'Art de la Guerre	68
Chapitre 17 : Réintégration Chromatique	72
Chapitre 18 : Le Vernissage fatal	76
Chapitre 19 : La Mise à Nu	80
Chapitre 20 : Damnatio Memoriae	84

Chapitre 1

L'Odeur de la Poussière

La lumière de Florence, en cette fin d'après-midi, n'était pas celle des cartes postales. Elle n'était ni dorée, ni triomphante. Elle filtrait à travers les hautes fenêtres encrassées du Palais Della Torre comme un souvenir qui s'efface, une teinte de thé pâle et de mélancolie qui venait mourir sur les dalles de marbre froid. Edda s'arrêta sur le seuil de la salle d'apparat, son sac de cuir pesant à son épaule comme un reproche. L'air ici avait un goût de temps pétrifié. C'était une odeur complexe que seuls les restaurateurs de son espèce savaient décoder : le parfum âcre de la chaux qui se décompose, la morsure froide du salpêtre et cette note de fond, plus sourde, de poussière séculaire. Pour Edda, ce n'était pas de la saleté ; c'était le poids des secrets ayant fini par prendre une forme physique.

Elle ferma les yeux, laissant ses autres sens s'approprier l'espace. Elle entendit le craquement lointain de la charpente, un gémissement de bois vieux de cinq siècles répondant au battement trop rapide de son propre cœur. Depuis que l'esprit de son père, le grand Aldo, s'était mis à s'effilocheur comme un filet de soie déchirée, Edda s'était réfugiée dans la matière. Les pierres ne perdaient pas la mémoire. Elles ne vous regardaient pas avec des yeux vides en oubliant votre prénom.

Elle avança vers le centre de la pièce où trônait l'échafaudage, une structure de métal brut jurant avec la délicatesse des stucs. Devant elle, la fresque monumentale n'était qu'un chaos de pigments luttant contre l'oubli. Edda retira son gant de coton blanc. La peau de sa main, marquée par les solvants, entra en contact avec l'enduit. Elle sentit le froid de la salle se cristalliser le long de sa nuque, érigeant entre elle et le monde ce rempart de verre qu'elle avait mis des années à polir. Pourtant, sous ses doigts, le relief n'était pas celui d'une paroi classique. Il y avait une irrégularité, une bosse

infime, un tressaillement. Son cœur fit un bond. Elle imbiba un tampon de coton d'un mélange précis de solvants et commença à frotter la grisaille superficielle. Sous son geste, une lueur apparut : un bleu d'outremer, profond, presque arrogant de survie. Le lapis-lazuli s'éveillait sous sa main, révélant une vérité enfouie sous les strates de peinture et de mensonges.

— Elle est plus rebelle qu'elle n'en a l'air, n'est-ce pas ?

La voix surgit de l'ombre. Une voix profonde, aux accents de velours et d'orage, qui fit frissonner sa nuque. Edda se figea. Elle se tourna lentement pour découvrir Marco Della Torre, appuyé contre le chambranle d'une porte dérobée. Il semblait faire partie intégrante du clair-obscur de la pièce. Il portait un costume sombre, mais sa posture trahissait une désinvolture qui cachait mal le brasier de son regard. Ses yeux absorbaient la moindre parcelle de lumière.

— Vous ne devriez pas être ici, Monsieur Della Torre, dit-elle, sa voix se voulant plus ferme qu'elle ne l'était réellement.

Il esquissa un sourire sans joie et fit quelques pas vers elle. Edda fut envahie par son odeur : un mélange de tabac froid, de cuir ancien et d'une note de cèdre plus subtile. Il s'arrêta à une distance qui forçait Edda à lever les yeux vers lui. La chaleur de son corps contrastait violemment avec le froid de la salle.

— Mon père m'a dit que vous aviez un don pour écouter les murs, reprit-il, sa voix devenant plus intime. Qu'entendez-vous, là, sous vos doigts ?

— J'entends une structure qui souffre, répondit-elle professionnellement. Il y a un problème de cohésion. Si nous n'intervenons pas avec une précision chirurgicale, tout va s'effondrer.

Marco envahit son espace vital. L'air devint rare, saturé de son odeur de pluie. À cette

distance, Edda ne voyait plus l'héritier des Della Torre, mais le battement sauvage d'une veine à sa tempe, une pulsation de vie qui battait en écho à la sienne.

— Alors sauvez-la, murmura-t-il. Mais faites attention. Certaines vérités sont comme des pigments sensibles : elles se désintègrent dès qu'on les touche.

Il monta les premiers échelons de l'échafaudage. Sa proximité devint une agression sensorielle. Lorsqu'il atteignit le plateau de bois, l'espace devint minuscule. Il tendit la main et effleura le mur, juste à côté de la zone qu'elle venait de dégager. Le contact de sa peau avec la pierre semblait déclencher un incendie invisible.

— Touchez ici, dit-il doucement.

C'était un ordre déguisé en prière. Edda hésita, puis posa ses doigts là où il indiquait. Sa main se retrouva à quelques millimètres de la sienne. Elle sentit le rayonnement de sa peau, une attraction magnétique qui l'effrayait. Sous la chaux, elle sentit une forme volontaire, un relief que le pinceau avait tenté de lisser.

— C'est une anomalie structurelle, dit-elle, tentant de raccrocher sa conscience à sa déontologie. Quelque chose est caché derrière.

— Pas quelque chose, Edda. Quelqu'un.

Le silence qui suivit fut si lourd qu'il semblait pouvoir briser l'acier. Marco rapprocha sa main jusqu'à ce que son petit doigt frôle celui d'Edda. Le choc envoya une onde de chaleur liquide dans tout son corps. Elle voulut le repousser, invoquer la poussière, le monde qui l'attendait en bas, mais ses mains, traîtresses, restèrent ancrées. Elle tourna les yeux vers lui et vit, pour la première fois, une faille dans son masque de fer.

— Vous avez peur, n'est-ce pas ? murmura-t-il. Non pas de la fresque. Mais de ce que vous allez ressentir quand vous l'aurez mise à nu.

— Je n'ai peur que de l'incompétence, mentit-elle.

Il laissa échapper un rire bref. Il se rapprocha encore, son front frôlant le sien. Edda se sentit vaciller, non pas à cause de la hauteur, mais à cause de cette intimité volée au temps. Elle sentit la main de Marco s'élever. Il effleura sa joue, la pointe de ses doigts traçant une ligne le long de sa mâchoire. C'était une exploration prudente, comme s'il craignait qu'elle ne tombe en poussière.

— Ne me regardez pas comme ça, Edda, dit-il, sa voix tombant d'un octave.

— Comme quoi ?

— Comme si j'étais le salut. Je ne suis que le marteau qui va briser le mur.

Le baiser ne fut pas une explosion, mais une fusion lente, une quête désespérée de certitude. C'était un baiser de térébenthine et d'orange. Edda répondit avec une ferveur qui la surprit, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux sombres tandis qu'il l'attirait contre lui. Lorsqu'ils se séparèrent enfin, ils étaient tous deux marqués par l'intensité de cet arrachement. Marco garda ses mains sur ses épaules.

— On ne revient jamais indemne d'un nettoyage, Edda. On finit toujours par se salir les mains.

Il s'écarta lentement et redescendit l'échelle, disparaissant dans l'obscurité de la salle de bal. Edda resta seule sur son perchoir de bois, le goût de lui encore sur ses lèvres. Elle reprit son scalpel, mais ses mains tremblaient maintenant. Elle regarda le bleu d'outremer qu'elle avait découvert. Sous son outil, une nouvelle forme apparaissait. Ce n'était pas un décor. C'était une main. Une main peinte avec une précision insoutenable, tendue depuis le passé.

Edda comprit alors que sa mission ne se limiterait pas à des solvants. Elle était venue pour sauver une œuvre d'art, mais les couches qu'elle allait retirer n'étaient que le reflet des murs que Marco avait érigés autour de son cœur. Elle se rappela les paroles de son père : « Restaurer, ce n'est pas réparer. C'est aimer assez une chose pour accepter ses fêlures. »

Dehors, le tonnerre gronda, faisant vibrer les vitraux. Edda s'approcha de la zone suspecte, là où le mur semblait respirer de façon irrégulière. Elle commença à gratter, doucement, avec une infinie tendresse. Chaque mouvement était un souffle, chaque millimètre découvert était un aveu. Sous la poussière, il y avait le sang. Et elle savait désormais qu'elle irait jusqu'au bout, même si elle devait y laisser son âme. Car sous le bleu, l'or de la vérité commençait enfin à briller.

Chapitre 2

L'Héritier du Clair-Obscur

Dans le silence sépulcral du Palazzo Della Torre, le temps semblait s'être figé, prisonnier des couches de poussière et des effluves de térébenthine qui flottaient dans l'air comme un parfum d'éternité. Edda, perchée sur son échafaudage, n'était plus une femme de trente-deux ans affrontant les tourmentes du siècle ; elle était une chirurgienne du passé, une gardienne de l'invisible. Sous la pointe fine de son scalpel, le vernis jauni s'effaçait avec une lenteur de prière, révélant la carnation d'un ange oublié.

Elle travaillait déchaussée pour mieux ressentir les vibrations du bâtiment, pour être en communion directe avec la chaux et le sable. C'est alors qu'elle le sentit. Avant même de l'entendre, elle perçut une modification dans la densité de l'air. Un déplacement subtil, une chaleur étrangère qui venait briser la fraîcheur séculaire de la salle de bal. Le bruit d'un pas, lourd et assuré, scandé par le claquement net d'un cuir de prix, résonna sur le marbre fissuré. Edda ne se retourna pas. Sa rigidité morale, ce corset invisible qu'elle portait pour ne pas s'effondrer, se resserra.

— On m'avait dit que la meilleure restauratrice de Florence était une ascète, mais on ne m'avait pas prévenu qu'elle traitait les murs comme des reliques sacrées.

La voix était une basse veloutée qui semblait vibrer jusque dans les planches de l'échafaudage. Edda posa délicatement son outil et se tourna enfin. En bas, baigné dans une colonne de lumière dorée, se tenait Marco. Il était grand, les épaules larges soulignées par une veste en cachemire d'un gris d'orage. Ses yeux, de la couleur d'une mer profonde avant la tempête, ne regardaient pas la fresque. Ils la regardaient, elle.

— Monsieur Della Torre, j’imagine, dit-elle d’une voix qu’elle espérait aussi froide que la pierre. Vous êtes en avance. Les visites de chantier ne sont prévues que le vendredi.

Marco s’approcha, posant une main gantée de cuir souple sur un montant métallique. Lorsqu’elle descendit pour être à sa hauteur, elle fut frappée par son odeur : le cèdre, le papier ancien et une note métallique, presque électrique, comme l’odeur de la foudre.

— Mon père s’inquiète de son investissement, murmura-t-il en faisant un pas vers elle. Moi, je m’inquiète de ce que vous pourriez trouver sous la surface. Je ne sais pas comment on regarde une chose sans vouloir la posséder ou la détruire. Apprenez-moi.

Cette confession brute, dénuée de toute théâtralité, perça les défenses d'Edda. Il n'était pas l'héritier arrogant qu'elle avait imaginé, mais un homme luttant contre ses propres pulsions destructrices. Le silence qui suivit fut chargé de tout ce qui n’était pas dit. Marco leva la main, hésitant, avant d'effleurer la joue d'Edda. Le contact fut électrique.

— Est-ce que vous allez vraiment gratter jusqu'au sang, Edda ? demanda-t-il d'un souffle.

— Si le sang est là, je le trouverai. Je n'aime pas le mensonge, il rend les couleurs ternes.

Il retira sa main, son expression s'adoucissant.

— Mon père veut que l'on oublie ce qui s'est passé ici en 1944. Je veux que tout s'écroule. Je veux que la vérité soit si éclatante qu'elle consume tout le reste. Et je pense que vous êtes la seule capable d'allumer l'incendie sans vous brûler les mains.

Plus tard cette nuit-là, l'Arno n'était plus qu'un ruban de velours sombre où se noyaient les reflets d'or de la cité. Edda s'arrêta sur le Lungarno, les mains agrippées au parapet. Le courant emportait les faux-semblants, érodant sa volonté comme il érodait les piles des ponts. Elle sentit sa présence avant même qu'il ne parle. Elle tenta de reprendre son masque de froideur, de redresser ses épaules, mais sa simple proximité agissait comme un solvant sur son armure.

— Vous marchez comme si vous cherchiez à fuir votre propre ombre, Edda.

Elle se tourna vers lui. Marco était là, sans veste, sa chemise blanche ouverte sur un cou tendu par l'émotion.

— Votre présence soulève trop de choses, Marco. La poussière est une protection.

— La poussière cache les fissures, répliqua-t-il. Mais vous, vous grattez la surface jusqu'à ce que la vérité saigne.

Il réduisit l'espace entre eux. Ses doigts rencontrèrent le poignet d'Edda, là où le sang battait la mesure de l'effroi et du désir. Elle sentit la rugosité de sa paume, la force tranquille de son emprise. Le monde autour d'eux s'effaça. Il se pencha, et ce fut une collision d'histoires. Dans ce baiser, Edda goûta le sel d'une larme, la rugosité de sa barbe naissante contre sa paume, tandis que la morsure froide de la pierre du pont contre ses reins ancrerait l'émotion dans une réalité brutale. Ce n'était plus une métaphore ; c'était un abandon.

Lorsqu'ils se séparèrent, l'air parut plus tranchant. Marco garda ses mains sur ses épaules.

— Sous la poussière, Edda, il y a de l'or. Et nous allons le trouver ensemble.

Il disparut dans l'ombre du Lungarno, la laissant seule avec le battement de son propre cœur. Le lendemain, revenue au palais, Edda ne trouva pas Marco, mais un petit paquet déposé sur sa table de travail. Elle l'ouvrit. C'était une loupe d'orfèvre ancienne en argent ciselé, un objet d'une précision chirurgicale qui semblait avoir

traversé les siècles pour arriver entre ses mains. Elle la serra contre sa poitrine. Le métal était froid, mais le geste brûlait. Elle comprit que sa vie de puriste était terminée. Elle ne cherchait plus la perfection technique de la fresque, mais la vérité d'une âme. Elle reprit son scalpel, et sous la lentille d'argent, l'ange commença enfin à respirer.

Chapitre 3

Le Premier Solvant

L'obscurité du Palazzo Della Torre ne ressemblait à aucune autre. Ce n'était pas une absence de lumière, mais une présence en soi, une étoffe lourde saturée de l'odeur de la pierre qui s'effrite. Edda inspira profondément. L'air chargé de térébenthine et d'humidité lui piquait la gorge, une sensation familière, presque réconfortante. C'était son éther à elle, le parfum de sa solitude choisie. Sur l'échafaudage, à quelques mètres du sol, elle se sentait comme une funambule au-dessus d'un abîme de secrets. Elle ne se contentait pas de restaurer une œuvre ; elle pratiquait une autopsie sur le temps.

— Tu respires à peine quand tu travailles, Edda. On dirait que tu as peur de réveiller les fantômes de ce mur.

La voix de Marco s'éleva du bas de la nef, un baryton voilé, riche de nuances ambrées, qui fit vibrer l'échafaudage — ou peut-être était-ce seulement le cœur d'Edda. Elle ne se retourna pas. Elle sentait la chaleur de son regard remonter le long de ses jambes, s'attarder sur la cambrure de son dos, une caresse invisible.

— Le silence est la condition du respect, Marco, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait ferme. Et ici, tout mérite le respect. Même la crasse.

Elle trempa son coton dans la solution de décapage. Les effluves acétiques tranchaient violemment avec le parfum de santal et de tabac froid que Marco laissait toujours derrière lui. Edda sentit sa proximité avant de l'entendre. Une onde de chaleur, un déplacement d'air. Il avait gravi les marches de l'échelle de fer. Il était là, à un souffle d'elle sur la plateforme étroite. Ses yeux sombres semblaient absorber la

moindre parcelle de clarté. Edda nota, près de son articulation, une fine cicatrice blanche qui barrait son pouce, un détail minuscule qui rendait sa puissance soudainement vulnérable.

— Qu'est-ce que tu cherches vraiment sous ce vernis ? demanda-t-il.

— La vérité. On ne peut pas reconstruire le présent si on ne comprend pas de quoi le passé est fait.

— La vérité est une notion malléable, Edda. Parfois, elle est plus belle quand elle reste enterrée.

Il tendit la main, sans la toucher. Edda se sentit envahie par un besoin de rupture. La barrière professionnelle l'étouffait. Dans un geste lent, presque rituel, elle saisit le bord de son gant en latex et le retira. Le bruit du matériau qui claque contre sa peau résonna comme un coup de tonnerre dans la chapelle. Elle posa ses doigts nus sur le poignet de Marco. Le contact de sa peau contre la sienne fut un fourmillement subit, une chaleur irradiante qui lui fit oublier la rigueur des siècles. Elle n'était plus la restauratrice ; elle était une femme mise à nu par un simple effleurement.

— Laisse-moi te montrer, murmura-t-elle.

Marco posa sa main sur la sienne, sa paume large recouvrant ses doigts plus fins. Ensemble, ils portèrent l'écouvillon vers la fresque. Le mouvement était d'une précision chirurgicale, une danse à quatre mains sur la peau du mur. Sous l'action de l'essence de pétrole, la couche de vernis oxydé commença à céder. Edda retenait sa respiration, sentant le torse de Marco frôler son dos.

Soudain, une nuance éclata sous la suie, déchirant le voile du temps. Edda s'immobilisa. Au creux du drapé d'un saint anonyme, brillait un pigment d'une intensité sauvage. Un bleu profond, froid, électrique.

— Ce n'est pas possible, souffla-t-elle. C'est du bleu de Prusse.

— Et alors ?

— Marco, cette fresque est censée dater du XVII^e siècle. Le bleu de Prusse n'a été découvert qu'en 1704. Il n'est devenu courant que bien plus tard. Ce bleu est une intrusion. Un mensonge délibéré.

Elle passa un doigt nu sur la couleur pure. La texture était grasse, opaque. C'était une cicatrice dans l'histoire de l'art, une signature laissée par quelqu'un qui ne craignait pas d'être découvert par ceux qui savaient lire entre les couches.

— Cela signifie que ton père a fait repeindre cette œuvre, continua Edda, l'esprit tournant à plein régime. On a masqué la réalité originale sous un glacis moderne.

Marco resta silencieux. Son regard s'était durci, perdant de sa douceur pour retrouver l'éclat froid de l'acier. Il fixa le bleu de Prusse comme s'il s'agissait d'un ennemi personnel.

— Mon père a passé sa vie à collectionner des secrets, finit-il par dire d'une voix sourde. S'il y a du bleu ici, c'est qu'il y a une vérité qui ne demande qu'à être arrachée.

Il se rapprocha encore, ses lèvres frôlant presque son oreille. Edda sentait son souffle chaud, un poison lent qui s'insinuait dans ses veines.

— On ne restaure pas les gens comme on restaure des fresques, Marco.

— Peut-être pas. Mais on peut essayer de les décaper, pour voir ce qu'il reste quand tous les masques sont tombés.

Il tourna son visage vers elle. À cet instant, il n'y avait plus de pigments, plus de palais en ruine, plus de dettes. Il n'y avait que l'urgence de leurs corps. Lorsqu'ils se touchèrent enfin, ce fut une fusion douce, une reconnaissance. Ses lèvres avaient le goût de l'interdit, un mélange de sel et d'orage qui balaya les certitudes d'Edda. Elle s'agrippa à lui, ses mains nues explorant la nuque de Marco, cherchant la réalité de l'homme sous le vernis du cynisme.

Le solvant continuait de couler, une goutte s'écrasant sur le sol de marbre loin en bas, un écho minuscule dans l'immensité de leur désir. La première strate était tombée. Sous la poussière, l'or commençait enfin à briller, cruel et magnifique. Edda comprit que la véritable restauration n'était pas celle du palais, mais celle de son propre cœur, que Marco était en train de polir avec la patience d'un amant. Elle était terrifiée. Elle était vivante. Et elle savait que rien ne serait plus jamais pareil. Sous le bleu de Prusse, la vérité attendait, et ils allaient la découvrir ensemble, même s'ils devaient brûler avec elle.

Chapitre 4

L'Écho de 1944

La poussière de l'archive n'était pas celle, familière et presque amicale, de l'atelier de restauration. Ici, dans les entrailles du palais Della Torre, elle avait une odeur de déni et d'oubli, un parfum âcre de papier qui se meurt et de secrets que l'on a voulu étouffer sous le poids des décennies. Edda sentait cette particule fine se déposer sur ses cils, s'insinuer dans les pores de sa peau comme une caresse malaisante, tandis que ses doigts, habitués à la douceur des pinceaux en poil de martre, parcouraient les tranches rugueuses des registres de 1944.

Le silence de la pièce était si dense qu'il en devenait sonore, un bourdonnement sourd qui résonnait dans ses tempes. Sous la lampe d'architecte dont le bras articulé grinçait à chaque mouvement, une photographie jaunie révélait l'impensable. C'était un cliché de travail pris lors de la dernière couche d'enduit frais de la fresque du grand salon. On y voyait l'artiste, ombre parmi les ombres de la guerre, et à sa droite, une femme au regard d'acier. Un témoin dont la présence, sur le mur actuel, avait été gommée, recouverte par une draperie d'un bleu lapis-lazuli trop dense, trop opaque pour être d'origine.

— On ne cache jamais rien par hasard, Edda. On cache parce que la vérité brûle les yeux de ceux qui restent.

La voix de Marco s'éleva derrière elle. Ce n'était plus qu'une vibration de basse, un son qui ne s'entendait pas seulement avec les oreilles mais qui résonnait dans le creux de l'estomac d'Edda, comme la note la plus basse d'un orgue dans une nef déserte. Elle ne sursauta pas. La présence de Marco était comme une variation de la température de la pièce, un courant d'air chaud et boisé qui venait briser la froideur

minérale des archives.

Edda resta immobile. Son cœur cognait contre sa poitrine comme le marteau d'un sculpteur sur un marbre trop rétif. Elle sentit Marco s'approcher, transgressant cette distance de courtoisie que les gens de Florence s'imposaient d'ordinaire. L'odeur de l'homme l'enveloppa : un sillage de cèdre brûlé et de papier ancien, une empreinte olfactive qui semblait dater d'avant la guerre, d'avant les mensonges, d'avant eux.

— Regardez, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle écaillé. Cette femme... Elle n'est plus là. Quelqu'un a pratiqué un **pentimento** forcé. Un mensonge de pigments.

Marco se pencha au-dessus de son épaule. Elle remarqua alors une minuscule cicatrice au coin de sa lèvre, un détail d'homme vulnérable qui acheva de désarmer sa propre rigidité. Il retint son souffle, un suspens de l'air pour ne pas l'effrayer, alors que sa main se posait sur la table, juste à côté de la photo. C'était une main forte, marquée par des nuances de suie et d'argent dans la pénombre, une main capable de détruire autant que de protéger.

— 1944, dit-il d'une voix dont les vibrations résonnaient jusque dans le plancher. Cette femme, c'est Giulia. Elle savait qui avait dénoncé le réseau de la Via Ghibellina. Mon grand-père a scellé le destin de cette famille en l'effaçant.

Edda se tourna vers lui. Leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres, baignés dans un clair-obscur mouvant, un **sfumato** naturel qui rendait leurs expressions presque irréelles. Dans les yeux de Marco, elle vit une soif de vérité qui allait bien au-delà de l'art. L'air entre eux devint électrique, saturé d'une tension qui n'avait plus rien de professionnel.

— Le **strappo**, expliqua-t-elle, sa voix trahissant son trouble alors que les doigts de Marco dessinaient des arabesques invisibles sur son poignet. Pour révéler ce qu'il y a

dessous, il faudra utiliser un mélange de carbonate d'ammonium. C'est une opération violente, Marco. On risque de tout perdre.

— On a déjà tout perdu, répondit-il en se rapprochant encore. Nous ne sommes que les reflets d'une fresque abîmée, Edda.

Il prit son visage entre ses mains avec une infinie délicatesse, comme s'il craignait de briser une porcelaine trop ancienne. Ses pouces caressèrent ses pommettes, effaçant la poussière des siècles. Edda ferma les paupières, renonçant à la vue pour mieux se noyer dans l'essence de cet homme qui l'appelait au chaos.

Leur baiser ne fut pas une simple étreinte ; ce fut une fusion de pigments, une rencontre de deux enduits encore frais s'interpénétrant pour ne former qu'une seule matière. C'était une soudure parfaite entre deux êtres que tout aurait dû séparer, une alliance scellée dans la pénombre mordorée de la crypte. Edda sentait chaque pore de sa peau absorber la force et la tristesse infinie de Marco. Elle n'était plus une simple observatrice de l'histoire ; elle en était devenue l'actrice, la restauratrice de sa propre destinée.

Lorsqu'ils se détachèrent, le silence n'était plus une menace, mais un complice. Marco reprit sa main, les doigts entrelacés, une pression solide ancrée dans le présent.

— Alors nous allons fouiller chaque centimètre carré de cette nécropole, déclara-t-il en regardant les rangées infinies d'étagères. Jusqu'à ce que le mur rende ses secrets.

Ensemble, ils s'enfoncèrent plus profondément dans le labyrinthe des archives. Le faisceau de leur lampe coupait l'obscurité, révélant des nuages de poussière qui tourbillonnaient comme des spectres enfin libérés. Chaque pas les éloignait de la Florence moderne pour les emmener vers un passé où les couleurs étaient plus vraies. Edda comprit que ce qu'elle cherchait sous la couche de peinture, ce n'était pas seulement le visage de Giulia. C'était son propre reflet, prêt à aimer dans les nuances

de suie et d'argent d'un monde en ruines, là où la seule restauration possible était celle des âmes brisées.

Chapitre 5

Pression Osmotique

Le silence qui s'engouffra dans le sillage du vieux Della Torre n'était pas une absence, mais une suffocation. L'odeur de tabac froid et de cuir de luxe qu'il laissait derrière lui insultait la vulnérabilité des lieux — ce mélange de térébenthine et de poussière séculaire qui constituait le seul oxygène d'Edda. Perchée sur son échafaudage, elle sentit Marco avant de l'entendre. Une simple vibration thermique, un déplacement d'air qui fit frémir le coton de sa blouse. Il était là, ancre de chair dans cet océan de pierres menteuses.

Edda restait immobile, son scalpel suspendu à quelques millimètres de la fresque. Ses doigts, d'ordinaire infaillibles, étaient parcourus d'un frisson. Elle fixait la zone qu'elle venait de dégager : une infime parcelle de bleu azurite, étouffée sous des siècles de repeints opportunistes. Ce bleu était un cri, une vérité qui demandait à respirer, mais les paroles du patriarche résonnaient encore contre les voûtes, glaciales : « Le passé n'a pas besoin d'être exact, il a seulement besoin d'être supportable. »

On lui demandait d'être la complice d'un mensonge, de maquiller les cicatrices de l'histoire comme on cache les rides d'une courtisane.

— Il est parti, murmura Marco.

Sa voix était basse, une texture de terre brûlée. Edda ne se retourna pas, concentrée sur le battement de son propre cœur qu'elle sentait cogner jusque dans ses tempes.

— Il ne veut pas que je trouve ce qu'il y a en dessous, Marco. Il veut que je l'enterre une seconde fois.

Elle entendit le métal de l'échafaudage gémir sous un poids supplémentaire. Marco s'était assis sur la plateforme. Elle devinait son profil dans la pénombre, ce visage sculpté d'ombres dures que seule une lumière de bougie semblait pouvoir adoucir.

— Mon père est un collectionneur de silences, Edda. Il a passé sa vie à acheter le calme pour que les fantômes cessent de hurler.

Marco tendit la main. Ses doigts effleurèrent l'air à quelques millimètres de l'épaule de la jeune femme. Edda sentit cette chaleur irradier, une migration de pigments émotionnels entre deux êtres que tout séparait mais que ce palais moribond soudait irrémédiablement. L'hygrométrie de leur désir saturait l'air.

— Et toi ? demanda-t-elle enfin. Tu es son fils. Pourquoi m'aider à tout exhumer ?

Marco leva les yeux vers la fresque, là où la lumière rasante révélait les reliefs de l'enduit.

— Parce que je suis fatigué de vivre dans une maison de miroirs. Parce que quand je te regarde travailler, quand je vois avec quel soin tu caresses cette pierre pour en extraire la vérité, j'ai l'impression que quelque chose peut être pur.

Il se rapprocha, un mouvement liquide. Dans cet espace restreint, l'intimité était une agression douce. Edda percevait tout : la petite cicatrice au coin de son sourcil, l'ombre de sa barbe, le rythme régulier de son souffle. Elle, la femme de la rigueur, sentait son armure se fissurer.

— La pureté n'existe pas en restauration, Marco. Il n'y a que des choix. On choisit ce qu'on sauve, et ce qu'on laisse mourir.

— Alors choisis-moi, répondit-il dans un souffle.

Le mot resta suspendu, vibrant comme une corde de violoncelle trop tendue. Ce n'était pas une déclaration, c'était un pacte de démolition. Marco posa enfin sa main sur la sienne, celle qui tenait encore le scalpel. Le contact fut un choc électrique. Sous ses doigts, la peau d'Edda changea, une chaleur vive se propageant instantanément sous son épiderme. Elle laissa ses doigts se détendre. Le scalpel glissa et tomba sur le plancher de bois avec un bruit sourd qui se perdit dans les hauteurs de la nef.

Elle se laissa glisser contre lui. Lorsqu'il l'embrassa, ce ne fut pas la douceur qu'elle trouva, mais une urgence dévastatrice. C'était un baiser de rescapés, où se mêlaient le goût de la poussière de chaux et la saveur sucrée de l'espoir. Les mains de Marco s'égarèrent dans ses cheveux, libérant la pince qui les maintenait. Les mèches brunes retombèrent en cascade, un rideau de soie les isolant du patriarche, des dettes et des secrets.

— Edda... murmura-t-il contre sa peau, là où la pulsation est la plus vive.

Elle frissonna, ses sens en alerte. Elle percevait la rudesse des planches sous ses genoux et la force des bras de Marco qui l'entouraient comme un rempart. Elle se sentait comme une toile que l'on vient de nettoyer : mise à nu, exposée à la lumière crue après des décennies d'ombre.

— S'il apprend ce que nous avons découvert... le message de la Résistance sous l'aile de l'ange...

— Il ne l'apprendra pas, trancha Marco. Nous allons jouer son jeu. Nous allons lui donner sa surface parfaite, lisse et menteuse. Mais en dessous, Edda... en dessous, nous garderons la vérité vivante. Comme nous.

Il reprit son visage entre ses mains. Ses pouces caressèrent ses pommettes avec une infinie délicatesse, comme s'il craignait de voir la couleur s'effacer. Le contraste entre

sa force brute et cette tendresse fit monter les larmes aux yeux d'Edda. Elle n'avait pas l'habitude qu'on prenne soin d'elle ; elle était celle qui soignait, celle qui restait debout quand tout tombait en ruines.

— C'est dangereux, Marco. Une tension de surface finit toujours par rompre sous le solvant de la réalité. Le sel de la vérité ronge tout, même le marbre.

— Alors nous serons les sels, Edda. Nous serons ce qui ronge et ce qui révèle.

Dehors, Florence s'illuminait de feux ambrés, les cloches de la cathédrale sonnaient l'Angelus, un son lointain qui appelait à la rédemption. Mais ici, sous les échafaudages, le temps s'était arrêté. Il n'y avait plus que l'odeur du plâtre humide, la chaleur d'un corps masculin et la promesse d'une trahison partagée.

Edda comprit que Marco était la seule clé capable de forcer la serrure de sa prison de verre. Elle n'était plus la restauratrice, elle était l'œuvre. Et il était le temps, celui qui détruit mais qui, parfois, révèle l'essentiel. Elle se blottit davantage contre lui, cherchant le battement de son cœur à travers le tissu de sa chemise.

Le monde extérieur n'était plus qu'une rumeur. Seule comptait cette pression, ce transfert d'énergie entre deux êtres qui refusaient d'être des objets de l'histoire. Dans la pénombre du palais, parmi les senteurs de térébenthine et d'éternité, une nouvelle couche de vie commençait à s'étendre, plus vibrante que toutes celles qu'Edda avait jamais découvertes sous son scalpel. Ils étaient deux ombres parmi les ombres, deux spectres cherchant à s'incarner dans la chair de l'autre, tandis qu'au-dessus d'eux, les anges de la fresque, encore prisonniers de leur gangue de saleté, semblaient les observer avec une pitié séculaire.

Le secret n'était plus seulement sur le mur, il battait désormais dans leurs veines. Edda reprit son outil, mais ses mains ne tremblaient plus. Elle n'avait plus peur du chaos. Chaque millimètre de plâtre qu'elle ôtait était désormais une caresse, chaque

éclat de pigment redécouvert était un aveu. Ils étaient deux artisans de l'invisible, liés par la promesse tacite que l'amour, comme l'art véritable, est un acte de résistance.

Chapitre 6

Sous les Échafaudages

La nuit florentine ne s’invitait pas au palais Della Torre ; elle s’y infiltrait comme une encre sympathique, révélant les fêlures des murs et les silences trop lourds. À l’intérieur de la grande salle de bal, l’obscurité était une matière dense que seules les lampes de chantier parvenaient à fendre de leurs lames crues. Edda, perchée sur le troisième palier de l’échafaudage, se sentait suspendue entre deux mondes : celui, tangible, de la pierre froide, et celui, spectral, des secrets qui dormaient sous le badigeon.

L’air était saturé de l’alphabet de sa vie : le parfum âcre de la térébenthine, la poussière calcaire qui poudrait ses cils et cette pointe d’humidité moisie, signature olfactive des lieux qui ont trop longtemps retenu leur souffle. À quelques centimètres d’elle, la présence de Marco agissait comme une perturbation dans l’ordre rigoureux qu’elle s’efforçait de maintenir. Elle devinait ses intentions au simple déplacement de son ombre sur le plâtre ; lorsqu’il s’approchait pour lui tendre une brosse, leurs coudes se frôlaient, et ce contact électrique valait toutes les confessions.

— Tu travailles comme si tu avais peur que le mur se brise, murmura-t-il.

Sa voix était un violoncelle dont elle ressentait le grain jusque dans ses paumes posées sur la structure métallique. Edda ne détourna pas les yeux de la fresque. Elle fixait la jonction entre le plâtre original et l’ajout frauduleux du XIXe siècle, cette strate de mensonge qu’elle s’était juré d’abolir.

— Le mur ne se brisera pas, répondit-elle. C’est ce qu’il contient qui m’inquiète. On ne réveille pas des spectres sans en payer le prix.

— Les spectres ne demandent qu'à être entendus, Edda. C'est le silence qui les rend dangereux.

Dans la lumière crue, Marco ressemblait à un portrait du Caravage. Les ombres dévoraient la moitié de son visage, accentuant la ligne sévère de sa mâchoire. Il s'approcha, réduisant l'espace de sécurité qu'elle avait bâti. L'échafaudage gémit, un cri de métal soulignant l'étroitesse de leur intimité. Ses doigts s'arrêtèrent sur le rebord de la zone de nettoyage, effleurant le lapis-lazuli pur que le scalpel d'Edda venait de libérer.

— Mon géniteur a traité l'histoire comme une monnaie d'échange, dit-il, la voix assombrie par une colère contenue. Ce palais est sa forteresse, et chaque œuvre ici est une brique de son impunité. Je suis venu pour démanteler cet héritage. Chaque couche que tu retires est une gifle que je lui donne à travers le temps.

Edda sentit un frisson parcourir son échine. Elle avait toujours vu la restauration comme un acte d'amour, une manière de soigner le temps malade. Pour Marco, c'était une exécution. Elle se demanda si elle n'était que l'instrument d'une vengeance, mais en croisant son regard, elle n'y vit qu'une tristesse abyssale, un écho à sa propre peur face à l'effacement de son père. Elle fit un pas vers lui, oubliant les dix mètres de vide. Elle fut envahie par l'émanation de son pull en cachemire : une note de laine refroidie par la nuit, surmontée d'un effluve de santal et de terre mouillée. C'était une odeur de forêt sauvage, un contraste violent avec l'acidité stérile des solvants qui l'entouraient.

— Ta colère est une armure, Marco. Mais elle te dévore aussi.

— Elle est la seule chose qui me reste d'authentique. Tout le reste est aussi faux que les repeints que tu grattes.

Il tendit la main et, cette fois, ne s'arrêta pas. Ses doigts effleurèrent sa joue, là où une tache d'ocre marquait sa peau. Le contact fut une reconnaissance immédiate. Edda ferma les yeux, son cœur battant contre ses côtes avec la régularité brutale d'un marteau de sculpteur. Elle avait passé sa vie à toucher des surfaces mortes ; la peau de Marco était une urgence qu'elle n'avait jamais osé s'avouer.

— J'avais besoin de quelqu'un qui n'ait pas peur de ce qu'elle trouverait sous le vernis, confia-t-il dans un souffle. Quelqu'un qui ne triche pas avec la matière.

— Je n'ai pas peur de la vérité, Marco. J'ai peur de ce qu'elle fait aux gens. Mon père s'efface comme une fresque mal fixée, il ne reste de lui que des fragments. Si je prouve que les Della Torre ont trahi la Résistance en 1944, est-ce que cela le sauvera, lui ?

— On ne répare pas une vie avec des mensonges, Edda. On ne fait que retarder l'effondrement.

Ils formaient désormais une île au milieu de l'océan de ténèbres de la salle de bal. Le silence était devenu une substance vibrante. Marco pencha doucement la tête. Le baiser fut un sceau, une alliance scellée dans la poussière et le clair-obscur, un pacte de chair contre la pierre. C'était un baiser qui goûtait la promesse et le péril, une réponse définitive au vide qui les entourait.

Lorsque la première lueur de l'aube commença à teinter les vitraux d'un gris perle, révélant la zone nettoyée qui brillait comme un joyau solitaire, Edda comprit que sa vie ne serait plus une suite de procédures techniques. Elle était devenue une épopée. Ils descendirent de l'échafaudage en silence, leurs mouvements encore imprégnés de la proximité de la nuit.

En franchissant le seuil du palais, Edda respira l'air frais du matin. Le "Strappo" – l'arrachage final de la fresque – approchait, violent et nécessaire. Elle se tourna vers

Marco une dernière fois avant que la ville ne les sépare. Sous la lumière naissante, il n'y avait plus de masques. Il n'y avait que deux archéologues du cœur, prêts à tout arracher pour découvrir l'or pur caché sous la poussière. Elle n'était plus la gardienne de la matière inerte ; elle était celle qui acceptait la fêlure, et qui, pour la première fois, la trouvait belle.

Chapitre 7

La Strate Fantôme

Le silence qui régnait dans la grande salle du Palazzo Della Torre n'était pas un vide, mais une matière dense, saturée par l'odeur entêtante de la térébenthine et le parfum plus ancestral du plâtre humide. Sous la lumière crue des projecteurs qui découpaient l'obscurité comme des lames de rasoir, Edda sentit ses doigts s'engourdir. Elle tenait son scalpel comme on recèle un secret trop lourd. À la pointe de l'acier, une écaille de pigment azur — le manteau céleste de Saint Sébastien — venait de tomber, révélant une vérité qu'aucun livre d'histoire n'avait osé consigner.

Derrière elle, Marco ne disait rien, mais sa présence irradiait une chaleur enveloppante contre son dos. Sur l'étroite plateforme de bois qui grinçait sous leur poids combiné, l'air s'était raréfié. Edda percevait son souffle, un rythme lent qui contrastait avec le tambourinage désordonné dans sa propre poitrine.

— Regarde, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie fragile.

Elle déplaça la lampe. Le faisceau lécha la surface de la fresque. Là où aurait dû se trouver la chair suppliciée du saint, apparaissait maintenant le col rigide d'un uniforme gris-vert. Et plus haut, sous le visage aux yeux levés vers le ciel, un autre regard émergeait : froid, bleu comme un glacier, encadré par une casquette à tête de mort. L'officier nazi n'était pas seul ; à ses côtés, une main — celle du patriarche de l'époque, l'ancêtre de Marco — se dessinait, posée sur l'épaule de l'occupant en un geste de fraternité monstrueuse.

— Le repentir... souffla Marco, sa voix n'étant plus qu'un grondement sourd contre la nuque d'Edda. Mais ce n'est pas un choix de l'artiste. C'est un linceul de peinture. Ils

ont utilisé la dévotion pour masquer la trahison. C'est la spécialité de ma famille, Edda. L'esthétique au service de l'oubli.

Elle se tourna lentement vers lui. Dans l'ombre portée par l'échafaudage, le visage de Marco était un paysage de contrastes. La lumière accrochait l'arête de son nez, mais laissait ses yeux dans une pénombre indéchiffrable. Edda y lut pourtant une détresse qui fit écho à la sienne. Ce n'était plus l'héritier cynique, mais un homme dépouillé dont l'armure s'effritait aussi sûrement que la chaux du mur.

— Pourquoi m'avoir amenée ici ? demanda-t-elle. Tu savais ce qu'il y avait dessous.

— J'avais besoin que ce soit toi qui la voies. Tes mains ne mentent jamais, Edda. Tu es la seule capable de toucher cette horreur sans devenir l'un d'eux.

Il leva la main et posa ses doigts sur la joue d'Edda. Son toucher était d'une légèreté désarmante, une caresse de papier de soie sur une cicatrice ouverte. Edda tressaillit. Elle percevait l'odeur de sa peau, un mélange de cèdre, de tabac froid et cette mélancolie qui semblait le suivre comme une ombre. Elle aurait dû invoquer l'éthique professionnelle, la distance nécessaire, mais son corps refusait de lui obéir. Elle se sentait aspirée par la gravité de cet homme.

— Mon père est le gardien de ce silence, reprit Marco en s'approchant encore. Et moi, je suis celui qui veut tout brûler. Sauf toi.

Le mot resta suspendu dans l'air saturé de poussière. Edda sentit ses remparts intérieurs s'effondrer. Elle qui passait ses journées à stabiliser les pigments, à empêcher le temps de détruire, elle se sentait soudain d'une fragilité absolue. Elle posa sa main sur celle de Marco, pressant ses doigts rugueux contre sa propre joue. C'était un contact charnel dans un monde de spectres.

— On ne peut pas simplement restaurer cela, dit-elle. On ne peut pas rendre sa beauté

à un crime.

— Alors révélons-le au monde. Arrache la peau de ce palais, Edda. Montre-leur la pourriture.

Il appuya son front contre le sien. Edda ferma les yeux, se laissant envahir par le tumulte de leurs respirations mêlées. Elle sentit les bras de Marco s'enrouler autour de sa taille, un étau de chaleur qui la ramenait à la terre. Elle s'abandonna contre lui, enfouissant son visage dans le creux de son cou où l'odeur de la laine imprégnée du froid de la nuit l'apaisait.

— J'ai peur, avoua-t-elle dans un souffle.

— Moi aussi. Mais pour la première fois, ce n'est pas la peur de perdre quelque chose. C'est la peur de ne pas être à la hauteur de ce que je ressens.

Il se recula d'un pouce, juste assez pour croiser son regard. Marco passa son pouce sur la lèvre inférieure d'Edda, un geste d'une tendresse infinie qui fit vaciller le monde. Leurs lèvres se rencontrèrent avec la douceur d'une première neige. Ce n'était pas un baiser de passion dévastatrice, mais une collision de solitudes, un pacte scellé dans l'ombre. Le goût salé d'une larme dont elle ne savait plus si elle venait d'elle ou de lui se mêla à leur étreinte. Edda comprit que sa mission venait de changer. Elle n'était plus là pour sauver des murs, mais pour sauver deux âmes naufragées.

Sous ses doigts, dans le dos de Marco, elle sentit les muscles se détendre, la garde tomber. Le projecteur grésilla brusquement, jetant des éclairs blancs sur les visages de l'officier et du collaborateur qui semblaient maintenant les observer avec une fixité malveillante. Edda s'écarta doucement, mais resta ancrée dans le cercle protecteur de Marco. Elle regarda son scalpel, posé sur le rebord du plateau.

D'un geste lent, elle s'en saisit une dernière fois, non pas pour gratter, mais pour

marquer la fin de son labeur solitaire. Elle le reposa délibérément loin d'elle, l'abandonnant à la poussière. Elle n'avait plus besoin de cet instrument pour disséquer le passé.

— Le décapage va être douloureux, dit-elle. Chaque millimètre sera une trahison pour ta famille.

— Et une libération pour moi, répondit-il en lui prenant la main, entrelaçant leurs doigts couverts de chaux.

Ils descendirent de l'échafaudage, leurs pas résonnant sur les dalles froides de la nef. En quittant la salle, Edda ne se retourna pas sur la "strate fantôme". Elle sentait le poids de la main de Marco dans la sienne, une pression solide qui changeait sa démarche, la rendant plus libre, plus ancrée.

Lorsqu'ils poussèrent la lourde porte de bronze, l'air frais de la nuit florentine s'engouffra dans leurs poumons, balayant l'odeur de renfermé. Dehors, la ville dormait encore sous un ciel violet. Ils marchèrent côte à côte vers l'Arno, évitant les flaques où se reflétaient les lanternes de fer forgé. Edda regardait les façades des palais qu'elle connaissait par cœur. Elle voyait les fissures et les érosions, mais pour la première fois, elle ne ressentait aucune urgence à les réparer. Elle les trouvait belles dans leur vérité.

— Regarde, dit Marco en désignant l'horizon.

Le soleil pointait enfin, une lame d'or pur tranchant la brume sur le fleuve. Edda prit une grande inspiration, sentant le vent léger sur sa nuque. La restauration du passé était terminée. Sa vie commençait là, dans cet éclat de lumière naissante, au bras de l'homme qui avait transformé l'horreur en une promesse d'avenir. Elle serra ses doigts contre les siens, et ensemble, ils s'enfoncèrent dans l'aube, laissant derrière eux les secrets pétrifiés pour la chaleur du présent.

Chapitre 8

Consolidation des Ruines

L'air dans la grande galerie du palais Della Torre semblait s'être figé, prisonnier d'un sablier dont le col se serait brusquement resserré. Sous les hautes voûtes, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence lourde, presque physique, saturée de l'odeur entêtante de la térébenthine et du souffle froid des pierres séculaires. Edda restait immobile sur l'échafaudage, son pinceau de martre suspendu à quelques millimètres de la surface craquelée de la fresque, comme si le moindre mouvement risquait de briser l'équilibre fragile de l'univers.

Elle perçut Marco avant même de l'entendre. Elle sentit la chaleur de son corps irradier à travers son pull en cachemire sombre, une onde thermique qui venait heurter son dos et la faisait frissonner malgré la moiteur de l'après-midi florentin. Son parfum — un mélange boisé de cèdre, de tabac froid et de quelque chose de plus métallique — s'insinuait dans ses narines, se mêlant à la poussière de chaux qu'elle respirait depuis l'aube. L'étroit plateau de bois gémit sous un poids familier. Marco était là, juste derrière elle.

— Tu me demandes de commettre un sacrilège, Marco, murmura-t-elle sans se retourner.

Sa voix était un souffle, un fil de soie tendu au-dessus d'un précipice. Marco posa une main sur le montant métallique, tout près de son épaule. Elle pouvait voir, du coin de l'œil, ses doigts longs marqués par une cicatrice fine.

— Ce n'est pas un sacrilège, Edda. C'est une exhumation.

Sa voix était basse, mais elle se brisa imperceptiblement, trahissant une faille qu'il ne montrait jamais. Ce n'était pas seulement la colère contre son père qui l'animait, mais une peur sourde, celle de l'entraîner dans sa chute.

— Ce que tu vois là, ce vernis gras et ces repeints grossiers, ce n'est pas de l'art. C'est un linceul, continua-t-il. Mon père a jeté ce voile sur la vérité pour que le monde oublie le sang qui a servi de liant à leur fortune.

Edda ferma les yeux, visualisant les strates sous la surface. Elle retira ses gants d'un geste lent, le latex crissant contre sa peau humide, pour que rien ne s'interpose entre la chaleur de Marco et la sienne. Elle se tourna enfin. Dans la pénombre de la galerie, les yeux de Marco n'étaient plus les puits d'ombre froide des premiers jours ; ils étaient deux abîmes d'encre de Chine où flottaient des éclats d'ambre.

— Stabiliser la couche inférieure tout en préparant le détachement de la surface... reprit-elle. C'est demander à un chirurgien de garder un cœur battant tout en amputant le reste du corps. C'est un *strappo* inversé, Marco. Une architecture du chaos.

— C'est exactement cela. Et j'ai besoin de tes mains. De ton âme. Parce que si je te perds dans cet incendie, Edda...

Il n'acheva pas sa phrase, mais son souffle effleura la courbe de son cou. La sensation fut électrique. Le cœur d'Edda battait contre ses côtes comme le martèlement d'un ciseau contre le marbre brut. Elle n'était plus seulement une restauratrice face à une œuvre d'art ; elle était une femme face à un homme dont l'obscurité l'attirait autant qu'elle l'effrayait.

— Si je fais cela, je ruine ma carrière. Je deviens ta complice.

— Si tu ne le fais pas, tu resteras une gardienne de cimetière, rétorqua-t-il avec une douceur cruelle. Tu passeras ta vie à polir les mensonges des autres. Regarde-moi,

Edda.

Elle plongea son regard dans le sien. À cet instant, l'odeur du plâtre humide devint plus organique, comme si les murs eux-mêmes transpiraient d'angoisse. Elle comprit que sa rigidité et sa morale n'étaient que des remparts contre une solitude aussi vaste que celle de cet homme. Elle leva sa main nue et la posa sur la poitrine de Marco. Elle sentit son cœur cogner contre sa paume, puissant et sauvage.

— Je vais devoir utiliser du Paraloïd pour consolider la strate inférieure, commença-t-elle, sa voix tremblante mais redevenant technique. Et un solvant à action lente pour la couche supérieure... Il faudra que le processus de dégradation soit invisible jusqu'au moment de l'exposition à la lumière intense des projecteurs.

Marco laissa échapper un gémissement de soulagement et posa son front contre le sien. Leurs souffles se mêlèrent, créant une bulle d'intimité au milieu des décombres de l'histoire. Il se pencha et l'embrassa. C'était un baiser de rescapés, une fusion de pigments et de désirs, une réaction chimique qui menaçait de les consumer.

Lorsqu'il se détacha d'elle, ses doigts s'attardèrent dans ses cheveux avant de se retirer à regret.

— À demain, Edda.

— À demain, Marco.

Il s'éloigna, ses pas résonnant sur le marbre avant d'être étouffés par les lourdes tentures. Edda resta seule sur son perchoir. Elle reprit son pinceau, mais elle ne voyait plus les saints d'autrefois. Elle ne voyait que le reflet de sa propre âme, attendant le moment où tout volerait en éclats. Elle trempa la pointe des poils de martre dans la solution de consolidation. C'était le début de la vérité la plus pure qu'elle n'ait jamais osé exprimer. Sa main ne tremblait plus.

Dehors, l'orage grondait enfin sur l'Arno. L'odeur de la pluie commença à s'insinuer par les hautes fenêtres, chassant les relents de térébenthine. Le silence du palais n'était plus un poids, mais un écrin. La consolidation était terminée.

Chapitre 9

Le Vernis Craquelle

L'air de la chambre de son père possédait cette densité particulière des lieux où le temps refuse de s'écouler, une mixture de poussière ancestrale, de lavande fanée et de cette odeur métallique, presque froide, des médicaments qui tentent de retenir une âme prête à s'envoler. Edda se tenait au chevet de Stefano, sa main glissée dans la sienne. La peau de son père était devenue un parchemin translucide, un palimpseste de veines bleutées et de taches de vieillesse, aussi fragile que les feuilles d'or qu'elle manipulait avec des pincettes de précision au palais Della Torre.

Ce matin-là, la lumière de Florence, ce jaune de Naples liquide qui coule sur les toits de tuiles, filtrait à travers les persiennes closes, striant le lit de bandes d'or et d'ombre. C'était un moment de stase. Soudain, les doigts de Stefano se crispèrent sur ceux d'Edda. Ce n'était pas un spasme, mais une étreinte délibérée, une ancre jetée dans le présent.

— Le bleu, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un froissement de soie ancienne. Edda, le bleu n'était pas un ciel.

Edda sentit un frisson parcourir sa nuque. Elle se pencha, son souffle mêlé à celui, court et saccadé, de son père. Elle percevait l'odeur de la menthe qu'il mâchonnait pour masquer l'amertume de ses jours, un parfum d'enfance qui lui monta aux yeux.

— De quoi parles-tu, Papa ?

— Dans la salle des Cartographies... sous le plâtre de l'aile Nord... Ce n'est pas un azur de vacances, Edda. C'est du lapis-lazuli broyé avec des larmes de traître. Ils ont couvert les visages. Ils ont mis du plomb là où il y avait des yeux. Cherche l'oiseau

de fer. Sous l'aile de l'ange de gauche, là où la patine craquelle... c'est là qu'est le trou de mémoire.

Il se recoucha, ses forces l'abandonnant. Edda resta immobile, le pouls battant dans ses tempes. Son père ne divaguait pas. Sa démence n'était qu'une bibliothèque dont les rayonnages s'effondraient, mais dont certains volumes restaient, par miracle, ouverts à la bonne page.

Lorsqu'elle franchit le seuil du palais Della Torre une heure plus tard, l'atmosphère lui sembla chargée de non-dits. Elle monta sur l'échafaudage, son sanctuaire de bois et d'acier. L'odeur de la térébenthine l'enveloppa, âcre et purifiante. Elle s'approcha de l'ange. Un chérubin au visage sévère, dont le bras levé semblait désigner le vide. Elle saisit son scalpel. Le métal brilla. Elle frotta ses mains gantées ; le sifflement du latex contre sa peau résonna dans le silence oppressant de la salle.

— Vous avez l'air de pratiquer une chirurgie à cœur ouvert, Edda.

La voix de Marco s'éleva du bas de l'échafaudage, grave, veloutée. Elle se retourna, le cœur battant. Il monta pour la rejoindre. Il portait un pull en cachemire sombre. La proximité était troublante. Elle percevait son sifflement respiratoire, une cadence lente qui s'accordait à la sienne. Il dégageait une odeur de tabac blond et de cèdre.

— Vous ne devriez pas me surprendre ainsi, Marco, dit-elle. L'art est une affaire de patience.

— Je cherchais une restauratrice, Edda. Pas quelqu'un qui forcerait les serrures de mon propre silence.

Il tendit la main pour l'aider à déplacer une lampe, mais ses doigts frôlèrent un flacon de solvant qu'il rattrapa de justesse, une maladresse rare qui trahit sa nervosité. Il détourna les yeux un instant.

— Enfant, je me cachais derrière ces tentures pour échapper aux dîners de mon père,

murmura-t-il. Je détestais cette perfection de façade. J'aurais voulu que tout s'écaille déjà.

Edda hésita, puis confia :

— Mon père, Stefano, m'a parlé ce matin. Il m'a dit de chercher "l'oiseau de fer" sous l'aile de cet ange.

Marco se rapprocha, son épaule effleurant la sienne. Ce contact provoqua une décharge. Elle sentit la texture du cachemire contre son bras nu, la force tranquille qui émanait de lui.

— L'oiseau de fer, répéta Marco. C'est le symbole d'une unité de la Wehrmacht qui occupait ce palais. Si mon père a fait recouvrir cela, c'est parce que la preuve de sa collaboration est inscrite dans la chaux.

Il posa sa main sur celle d'Edda qui tenait encore le scalpel. La chaleur de sa paume se communiqua à la sienne.

— Edda, regardez-moi.

Elle tourna la tête. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres. Elle voyait les fines ridules au coin de ses yeux, le battement de la veine à son cou.

— Nous déterrons un cadavre, continua-t-il. Êtes-vous prête à voir ce qu'il y a sous ce glacié ? Parce qu'une fois qu'il craquelle, on ne peut plus jamais le lisser.

— Je n'ai jamais aimé les masques diaphane, Marco. Je préfère la vérité brute.

Elle se remit au travail. Le scalpel mordit la croûte grise. Sous la lame, une couleur apparut. Un gris métallique, froid, géométrique. L'aile d'un aigle.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Mon père avait raison.

L'oiseau de fer émergeait de sa tombe de chaux. Soudain, un bruit de pas feutrés retentit en bas. Edda et Marco se figèrent. Par l'entrebâillement des planches, elle aperçut Mme Valli, l'intendante. Elle écoutait, scrutant l'ombre des échafaudages. Elle resta immobile, puis reprit sa marche. La sensation d'être observée devint une pression physique.

Edda se dégagea doucement de l'étreinte de Marco, mais il la retint par la taille. Le monde s'effaça. Ses lèvres trouvèrent les siennes. C'était brutal et nécessaire. Le goût du sel et du cèdre. Ses mains s'ancrèrent dans son pull. Le froissement saccadé de leurs vêtements. Le temps se fragmenta. Elle ne voyait plus les pigments, ne sentait plus le froid de la pierre. Il n'y avait que cette chaleur, cette urgence de la peau contre la peau.

Lorsqu'ils s'écartèrent, leurs souffles n'étaient plus qu'un seul murmure.

— On ne s'arrêtera pas ? demanda-t-elle.

— Jamais. Jusqu'à ce que la dernière enveloppe de mensonge soit décapée.

Elle regarda la fresque, puis l'homme devant elle. Elle comprit que la plus belle restauration n'était pas celle du mur.

— Les cicatrices ne gâchent pas la beauté, Marco, dit-elle en reprenant son outil.

Elles racontent l'histoire de la survie.

Il sourit, un éclat d'humanité pure qui brisa définitivement son masque d'héritier sombre. Ils se remirent au travail, épaule contre épaule. Dans l'ombre portée de l'aigle de fer, leurs ombres ne formaient plus qu'une seule silhouette, une tache d'encre sombre sur l'or séculaire, défiant les fantômes du palais Della Torre. Le chapitre de leur ancienne vie se fermait, et sous le glacis détruit, leur propre vérité commençait enfin à respirer.

Chapitre 10

La Traque dans le Plâtre

Le silence du palais Della Torre n'était jamais tout à fait muet. C'était un silence de cathédrale oubliée, peuplé par le craquement des boiseries centenaires, le soupir des courants d'air s'engouffrant sous les portes massives et, ce matin-là, par le battement sourd et irrégulier du cœur d'Edda. Elle se tenait debout sur l'échafaudage de métal froid, à six mètres du sol, là où l'air était saturé d'une odeur de poussière millénaire et de chaux humide.

Dans le creux de sa main, elle serrait son pinceau en poils de martre comme s'il s'agissait d'une arme blanche. Sous ses doigts, la paroi de la fresque exhalait une fraîcheur de tombeau. Elle ferma les yeux, cherchant à s'ancrer dans la matière. Le plâtre était sa seule certitude face au chaos qui montait des escaliers de marbre. En bas, le bruit des pas résonnait déjà : un martèlement sec, celui de bottes de cuir coûteux sur la mosaïque vénitienne. Le son de la finance, froid, précis, dépourvu de nuances. Les experts de l'assurance arrivaient pour sceller le destin du palais.

— Ils sont là, Edda.

La voix de Marco s'éleva, basse, éraillée, et elle fit vibrer le diaphragme d'Edda comme une note de violoncelle trop grave. Il était juste derrière elle sur le plateau étroit. Sa présence était une source de chaleur troublante dans cette atmosphère glaciale. L'odeur du cachemire de Marco, imprégnée de tabac et de térébenthine, créait autour d'elle une atmosphère suffocante et délicieuse, un cocon d'homme et d'artiste où ses propres certitudes commençaient à s'effiloche.

Elle se tourna vers lui. Dans la pénombre, le visage de Marco était un chef-d'œuvre de

clair-obscur, mais ce n'était pas seulement sa force qui l'attirait ; c'était cette façon qu'il avait de regarder ses mains tachées comme si elles étaient les instruments d'un miracle. Pour la première fois, elle sentait que sa solitude de restauratrice rigide trouvait un écho dans ce fils de l'ombre.

— Je n'ai pas fini, murmura-t-elle, sa voix étranglée. S'ils utilisent une lampe UV, ils verront que j'ai masqué la main du partisan sous la figure du saint. Ils verront le message.

Marco fit un pas vers elle. L'espace était si restreint que leurs corps se frôlèrent, et dans ce choc de textures — sa paume rugueuse contre la sienne, affinée par la manipulation des brosses — Edda sentit un courant tellurique remonter ses bras. C'était une décharge qui lui rappelait cruellement qu'elle était, avant d'être une technicienne, une femme de chair.

— Tu dois devenir une faussaire de l'instant, Edda. Donne-leur ce qu'ils veulent voir : la déchéance.

Elle reprit le contrôle par la technique, mais chaque geste était désormais chargé d'une intention intime. Elle mélangea le noir de fumée et la colle de peau avec une amertume qui ressemblait à celle de son propre cœur. Elle appliqua une **velatura**, un glacis transparent et réversible. Elle n'allait pas restaurer, elle allait aveugler. Le pinceau glissait sur l'enduit avec une douceur presque érotique, déposant une ombre là où se trouvait un indice, floutant les contours de la vérité.

Soudain, une main se posa sur la sienne. Celle de Marco. Il ne l'arrêta pas, il guida son mouvement pour accentuer une tache dans le coin inférieur.

— Là, murmura-t-il, son souffle tiède contre son oreille. Ils s'attendent à une infiltration saline.

Leurs souffles se mêlèrent alors que la tête de l'expert apparaissait au niveau du plateau. C'était un homme au visage lisse, habillé d'un costume gris qui semblait absorber la lumière. Il braqua une lampe halogène puissante, dont le faisceau blanc, cruel, frappa la fresque. Le cœur d'Edda s'arrêta. Sous l'agression lumineuse, le vernis frais brillait dangereusement.

— C'est un désastre, n'est-ce pas ? lança Marco avec un mépris feint, sa voix vibrant dans le torse d'Edda comme un bouclier sonore. Cette infiltration par la corniche a ruiné des mois de travail.

— C'est de l'humidité ? demanda l'expert, sceptique, approchant sa main de la paroi.

— Non, c'est de la sulfatation, trancha Edda, retrouvant sa voix de glace. Si vous touchez, vous allez dégrader la structure cristalline. Reculez.

Elle utilisa son corps comme un obstacle, s'imposant entre l'homme et son secret. La tension était un poids physique, une pression atmosphérique qui menaçait de faire éclater les vitraux. L'expert hésita, puis recula, intimidé par la rigidité d'Edda et l'ombre menaçante de Marco derrière elle.

— Nous reviendrons avec une équipe technique la semaine prochaine, finit-il par dire avant de redescendre. Assurez-vous que cette zone soit sécurisée avant la vente.

La vente. Le mot tomba avec le poids d'une sentence de mort. Une fois le silence revenu, Edda se laissa glisser contre le montant de l'échafaudage. Les larmes qu'elle avait retenues brûlaient ses paupières. Marco s'agenouilla devant elle, essuyant une tache de pigment sur sa joue d'un geste d'une infinie tendresse.

— On a réussi, dit-il. Mais la semaine prochaine, ils verront à travers le mirage.

— On n'a plus le choix, répondit Edda en levant les yeux vers lui. Il faut passer au

strappo. Il faut arracher la vérité à ce mur avant qu'ils ne le détruisent.

Elle saisit sa spatule. L'acte était d'une violence inouïe, une chirurgie de l'âme, mais elle ne se sentait plus seule pour l'accomplir. Marco posa sa main sur son épaule, une ancre solide dans l'océan d'incertitudes.

— Je serai ta force, murmura-t-il.

Edda ferma les yeux un instant. Elle ne voyait plus la restauratrice solitaire qu'elle avait été, mais une femme prête à traverser le chaos pour l'homme qui l'avait enfin vue. Elle approcha la lame du plâtre. Le premier coup de spatule résonna dans la nef comme un cri de liberté. C'était une rupture définitive avec le passé, une déchirure nécessaire. Dans cet instant suspendu entre l'art et le sacrifice, elle sut que la restauration la plus cruciale ne serait pas celle de la fresque, mais celle de son propre cœur, ébréché par la solitude et enfin prêt à s'ouvrir.

Elle enfonça l'outil. Le mur gémit, et dans le secret de la poussière qui s'élevait, elle chercha les lèvres de Marco. Le baiser fut une fusion lente, un goût de sel et de térébenthine, la seule couleur qui manquait à sa palette : celle de l'espoir. Sous l'or de la poussière, ils n'étaient plus des proies, mais les maîtres d'une destinée qu'ils réécrivaient ensemble, strate après strate.

Chapitre 11

Le Pacte du Chiaroscuro

L'obscurité dans le grand salon du palais Della Torre n'était jamais tout à fait noire ; elle était une déclinaison de gris profonds et de bleus d'encre qui semblaient suinter des tapisseries fatiguées. Edda se tenait immobile au pied de l'échafaudage, le souffle court, ses doigts tachés de pigments serrant convulsivement le manche d'un scalpel froid. L'air était saturé de cette odeur de térébenthine et de chaux humide qu'elle chérissait tant, ce parfum de la résurrection qui, ce soir, prenait une teinte plus sombre.

À quelques pas d'elle, Marco n'était qu'une silhouette découpée dans l'embrasement d'une fenêtre. Le clair de lune florentin dessinait sur son visage des arêtes de lumière crue et des abîmes d'ombre. Il était fait d'angles froids et de replis brûlants, une architecture humaine où la lumière n'entrait que par effraction.

— Tu sais ce que cela signifie, Edda, murmura-t-il d'une voix qui semblait gratter le silence comme une soie sauvage. Si nous pratiquons le **strappo** maintenant, dans le dos de mon père, nous ne restaurons plus seulement une fresque. Nous déchirons le voile du temple.

Edda sentit un frisson parcourir sa nuque. Depuis des années, elle s'était effacée derrière la précision chirurgicale de ses gestes pour ne pas sombrer dans le chaos de la déchéance de son propre père. Mais Marco, avec sa présence magnétique et ses mains de pianiste brisé, avait fissuré le vernis.

— La vérité est un corps étranger sous cette peinture, Marco. Ton père veut l'étouffer sous l'oubli, mais la matière ne ment jamais. Elle crie sous mes doigts.

Elle fit un pas vers lui. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps, un contraste violent avec le marbre glacial. Marco ne bougea pas, mais il remarqua un détail qui brisa sa superbe : une petite tache de bleu lapis-lazuli sur le lobe de l'oreille d'Edda, vestige de sa journée de labeur. Cette minuscule imperfection le terrassa plus sûrement qu'un discours. Il leva une main, hésita, puis laissa ses doigts effleurer la joue de la jeune femme. Sa peau était rugueuse, marquée par les travaux de force, mais son toucher était d'une infinie délicatesse. L'odeur de Marco l'enveloppa : un mélange de cuir ancien, de tabac froid et d'une note boisée de santal.

— Le **strappo**, c'est l'arrachage, reprit-elle, le souffle haché. On sépare l'image de son support. Est-ce que c'est ce que nous sommes, Marco ? Des êtres que l'on doit arracher à leur propre histoire pour qu'ils puissent enfin respirer ?

Il ne répondit pas. Il la guida vers l'échafaudage. Ensemble, ils préparèrent la **colletta**, cette mixture tiède et organique de colle de peau de lapin dont l'odeur animale se mêlait aux solvants. Edda appliqua les bandes de toile de coton sur la surface peinte. Ses doigts, agiles malgré l'émotion, chassaient les bulles d'air. Marco l'aidait, tendant la gaze avec une force contenue, ses muscles roulant sous la chemise fine.

Soudain, un claquement sec retentit au rez-de-chaussée. Une porte venait de céder sous un courant d'air, ou peut-être était-ce le pas d'un garde. Leurs cœurs s'arrêtèrent à l'unisson. Le tumulte du sang d'Edda cognait contre ses tempes, couvrant presque le silence bourdonnant du palais. Marco éteignit la lampe de chantier.

L'obscurité les engloutit. Dans le noir, il se colla contre son dos, l'entourant de ses bras pour ne faire qu'un avec elle. Edda percevait tout : le goût de la poussière séculaire sur ses lèvres, la vibration des fondations du palais, et la respiration saccadée de Marco contre sa nuque. La peur de la mort exalta en elle un désir de vie furieux. Elle se retourna dans l'étreinte et ses lèvres trouvèrent les siennes. C'était un

baiser qui goûtait l'orage et la sueur, un baiser de rébellion où la douceur d'Edda venait dissoudre l'amertume de Marco. Elle redécouvrait le goût de la chair, loin des traités de restauration. C'était une alchimie des âmes qui transformait leur terreur en une force incandescente.

— Maintenant, murmura-t-il contre sa bouche lorsque le silence fut redevenu souverain.

Ils rallumèrent la lampe. Le moment du sacrilège était venu. Edda saisit le rouleau de bois, Marco empoigna le bord de la toile solidifiée.

— Tire, Marco. Doucement.

Le son qui suivit fut celui d'un déchirement lent, un crissement de soie et de pierre qui semblait résonner dans les os d'Edda. Millimètre par millimètre, la pellicule de peinture — le portrait caché d'un partisan trahi — se détacha du mur séculaire. C'était un écorchement nécessaire. Sous leurs efforts conjoints, la fresque cédait, emportant avec elle des décennies de mensonges. La sueur perlait sur leurs fronts, se mêlant aux résines. Ils étaient deux artisans du destin, scellant leur pacte non par les mots, mais par la tension de leurs muscles et le sacrifice de leur confort.

Enfin, la fresque fut déposée, suspendue à sa nouvelle toile comme une peau de lumière. Edda passa sa main sur les pigments libérés, sentant les craquelures sous ses doigts. Elle n'était plus la restauratrice rigide ; elle était une femme qui venait de commettre le plus beau des crimes.

Dehors, l'aube florentine commençait à blanchir l'Arno, filtrant par les vitraux encrassés pour dorer la poussière qui flottait autour d'eux. La lumière n'entrait plus par effraction ; elle les accueillait. Marco prit le visage d'Edda entre ses mains tachées de chaux et l'embrassa sur le front, un geste de dévotion pure. Ils ne seraient plus jamais les mêmes. Le palais pouvait bien s'effondrer sur ses secrets, ils en avaient

arraché l'essentiel : la vérité d'un visage, et la certitude de s'appartenir.

Chapitre 12

L'Incision

L'air du palais Della Torre s'était épaissi d'une fragrance charnelle et dérangeante : l'odeur âcre, organique, de la colle de peau de lapin qu'Edda faisait chauffer. C'était une odeur de bête et de sacrifice, un rappel viscéral que pour sauver la beauté, il fallait parfois convoquer le vivant. Edda fixait la surface ambrée du liquide. Ses doigts, d'ordinaire si sûrs, tremblaient. Pour elle, la restauration avait toujours été une litanie pour soigner les plaies du monde afin de ne pas regarder les siennes. Mais aujourd'hui, l'acte changeait de nature. Ce n'était plus une fresque qu'elle s'apprêtait à arracher, c'était le voile d'un mensonge recouvrant sa propre existence.

Elle entendit le froissement d'un vêtement. Marco. Elle n'eut pas besoin de se retourner pour deviner sa présence. Il dégageait une chaleur d'orage, celle d'un homme qui marche volontairement vers son propre incendie.

— Tu es prête ? chuchota-t-il.

Sa voix était un velours sombre qui fit éclore un frisson sur la nuque d'Edda. Elle se tourna enfin. Marco se tenait dans le clair-obscur, ses traits sculptés par l'ombre. Elle remarqua, pour la première fois, une fine mèche de cheveux collée par la sueur à sa tempe et la légère vibration de sa main posée sur le marbre. Cette faille chez cet homme d'ordinaire si monolithique lui serra le cœur.

— Le **strappo** est une chirurgie brutale, répondit-elle. On arrache la peau du mur pour sauver l'image. Si je rate mon dosage, tout s'effondre en poussière d'or.

Marco franchit l'espace entre eux, brisant sa zone de sécurité.

— Le mur est déjà à nu, Edda. Et moi aussi. Ce que tu fais avec ce scalpel, c'est nous donner une chance de respirer sous le poids de l'histoire.

Elle leva les yeux vers lui, saisie par l'urgence dans son regard bleu d'orage. Elle ramassa son scalpel. Le sujet de la fresque représentait une allégorie de la Vérité aux yeux bandés. Derrière ce pigment du XVIIIe siècle se cachait le témoignage de la trahison de 1944.

— Aide-moi, ordonna-t-elle.

Marco se plaça derrière elle pour maintenir la toile de chanvre. L'intimité fut soudaine, étouffante. Elle sentait son torse contre son dos, une muraille de muscles. Son odeur — tabac froid, santal et adrénaline — l'enveloppa totalement.

— Respire, murmura-t-il contre son oreille. Je te tiens.

Elle trempa son pinceau dans la colle chaude. Le geste était fluide, presque érotique dans sa lenteur. Elle imprégna le chanvre, qui devint une seconde peau translucide. Puis, elle saisit le métal. L'incision produisit un cri de craie déchirée. Au loin, le bruit de bottes ferrées résonna dans le couloir adjacent. Un son lourd, rythmé, qui brisa l'enchantement.

— Ils sont dans la galerie est, souffla Marco, sa main se crispant sur l'épaule d'Edda. Continue.

La menace extérieure électrisait l'air. Edda travaillait maintenant avec une frénésie contrôlée, ses doigts dansant sur la surface rugueuse. Elle ne voyait plus seulement le pigment, elle voyait la nécessité de justice. Elle commença à tirer sur le chanvre. Un premier crissement s'éleva, le son de la peinture se désolidarisant de son support. Pour Edda, c'était comme si on lui pelait la peau.

— Ça vient, dit Marco, son regard brûlant d'une lueur fébrile.

Soudain, la porte monumentale au bout de la galerie trembla sous un choc violent. Les gardes étaient là. Dans ce chaos imminent, Edda tira une dernière fois, un coup sec et maîtrisé. Le panneau de chanvre vint à elle, emportant avec lui le secret des Della Torre. Sous le voile, l'or apparut, révélant les visages des sacrifiés que la famille avait voulu rayer de l'histoire.

— Je l'ai ! s'écria-t-elle.

La porte céda dans un fracas de tonnerre. La poussière s'éleva en tourbillons. Marco s'élança pour faire barrage, bougeant avec une grâce sauvage. Dans le tumulte des cris et des faisceaux de lampes qui tranchaient l'obscurité, Edda sécurisa le rouleau précieux. Marco revint vers elle, l'attrapa par le bras et l'entraîna vers la petite porte dérobée cachée derrière les lierres de la cour intérieure.

L'air frais de la nuit florentine les frappa comme une bénédiction. Ils s'enfoncèrent dans le dédale des ruelles de l'Oltrarno, fuyant les sirènes qui commençaient à hurler. Sous une arche d'ombre, Marco l'arrêta brusquement. Il l'adossa contre la pierre froide, ses mains encadrant son visage.

À cet instant, le danger ne fut plus qu'un bruit de fond. Il n'y avait plus que le silence absolu entre leurs deux bouches. Marco plongea ses yeux dans les siens, sa respiration hachée heurtant celle d'Edda. Il n'y avait plus de restauratrice, plus d'héritier, seulement deux êtres écorchés cherchant leur propre rédemption.

Il l'embrassa. C'était un baiser de naufragés, puissant et désespéré, qui goûtait le sel, la térébenthine et l'interdit. Dans cet embrasement, Edda comprit que la plus belle restauration qu'elle ait jamais accomplie n'était pas celle de la fresque, mais celle de son propre cœur, rendu à la lumière strate après strate.

Elle se détacha doucement, ses doigts restant accrochés au revers de sa veste.

— On ne pourra plus jamais faire machine arrière, Marco.

Il sourit, un sourire triste et beau, comme une ruine sous la lune.

— Qui voudrait retourner dans l'ombre quand on a vu la lumière ?

Ils reprirent leur marche, main dans la main, emportant avec eux l'or sous la poussière. Edda sentait le rouleau contre sa hanche, un poids désormais léger. Au milieu du désordre du monde, elle avait trouvé sa ligne de force. Ils étaient deux restaurateurs d'âmes, et leur chantier ne faisait que commencer.

Chapitre 13

La Nuit du Strappo

L'obscurité du palais Della Torre n'était pas un simple vide de lumière, c'était une matière dense, une soie noire qui se refermait sur eux, chargée de l'odeur de la poussière séculaire et du parfum âcre, presque organique, de la térébenthine. Sur l'échafaudage étroit, Edda sentait le métal froid mordre à travers la semelle de ses bottines, mais ce frisson n'était rien comparé à la pulsation sourde qui cognait contre ses tempes. À quelques mètres d'elle, Marco s'activait. Elle le devinait à la cadence de sa respiration, ce rythme heurté qui trahissait une tension que son arrogance habituelle parvenait d'ordinaire à masquer. Pour la première fois depuis qu'ils avaient franchi le seuil de ce palais, ils étaient seuls. Sans témoin, sans filet, suspendus entre le passé qu'ils s'apprêtaient à exhumer et un futur dont Edda n'osait pas encore dessiner les contours.

— C'est fait, murmura Marco.

Sa voix lui parvint comme une caresse rauque, un souffle de velours qui fit frémir la base de sa nuque. Elle ne se retourna pas. Ses yeux étaient fixés sur la paroi, sur cette fresque qu'elle avait appris à connaître comme on apprend le relief du corps d'un amant. Sous la couche de peinture terne, elle savait que la vérité palpait.

— Edda ? Est-ce que tu es prête ?

Il s'était rapproché. Elle respira l'espace entre eux, un air chargé de lui : cette odeur de cèdre sauvage et de fureur contenue, comme un orage qui hésite à éclater sur une terre trop sèche. C'était l'odeur du danger, mais aussi celle de son unique refuge. Edda inspira profondément. L'air était saturé de la colle de peau de lapin qu'elle avait

préparée, une senteur animale, chaude, qui rappelait les ateliers d'autrefois, là où l'art était un acte de foi.

— Mon père disait toujours qu'un *strappo* est un acte de violence nécessaire, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait ferme. On arrache la peau pour sauver l'âme. Mais si je tremble, Marco... si la toile se déchire, l'histoire s'effacera avec elle.

La main de Marco se posa sur son épaule, une empreinte de chaleur brûlante à travers le coton de sa chemise. Ses doigts, longs et impérieux, semblaient lire à travers le tissu la carte de ses frissons. Pourtant, elle sentit une légère hésitation, un tressaillement imperceptible dans sa paume qui trahissait sa propre vulnérabilité.

— Tu ne trembleras pas, dit-il avec une conviction qui l'effraya presque. Tes mains ne restaurent pas seulement des tableaux, Edda. Elles réparent ce qui est brisé. En moi.

Elle se tourna vers lui, cherchant dans le noir l'ancre de son regard. Sa voix n'était qu'un souffle, chargée de cet aveu qu'elle ne savait pas encore formuler :

— Aide-moi à poser la gaze.

En cet instant, elle ne parlait pas de la fresque, mais de son propre cœur mis à nu. Ils travaillèrent dans une chorégraphie muette. Marco maintenait les lés de coton fin tandis qu'Edda appliquait la colle chaude avec une précision chirurgicale. Chaque geste était une prière. Le pinceau glissait sur la surface bosselée, unissant la toile de renfort à la peinture séculaire, provoquant un froissement soyeux qui semblait réveiller les fantômes de la pièce. Leurs mains se frôlèrent souvent, chaque contact envoyant une décharge électrique dans le bras d'Edda.

— C'est l'heure, murmura-t-elle enfin.

Elle saisit le bord de la toile de gaze. C'était l'instant de vérité, un accouchement de lumière hors de la pierre.

— Je suis là, dit Marco. Juste derrière toi.

Il passa ses bras autour de sa taille pour lui offrir sa stabilité. Edda se cala contre lui, sentant le battement de son cœur contre son dos, un métronome rassurant. Elle ferma les yeux, s'imprégnant de la certitude qu'elle n'était plus seule pour porter le fardeau de sa rigueur morale. Puis, elle tira.

Le son fut terrifiant. Un déchirement lent, un gémissement de pierre et de tissu qui semblait monter des fondations mêmes du palais. C'était le cri du mur que l'on dépouille. Ses muscles se tendirent, ses doigts se crispèrent.

— Doucement... souffla Marco à son oreille, son souffle chaud sur sa joue. Garde l'angle. Oui, comme ça.

À mesure que la toile se détachait, emportant avec elle la fine couche de pigments, Edda sentit une décharge d'adrénaline pure. C'était une sensation de mise à nu brutale et magnifique. La fresque se livrait à eux, révélant des rouges profonds et des bleus de lapis-lazuli qui n'auraient jamais dû revoir le jour.

— Regarde, Marco... regarde ! s'extasia-t-elle dans un souffle.

Mais Marco ne regardait pas la fresque. Il la regardait, elle. Il contemplait l'éclat de passion dans ses yeux, la mèche de cheveux rebelle sur son front baigné de sueur, la courbe de son cou tendu par l'effort. Pour lui, le chef-d'œuvre n'était pas sur le mur, il était là, dans ce petit bout de femme capable de défier les siècles.

Quand le dernier morceau de toile se détacha enfin, ils restèrent un long moment haletants, suspendus sur leur perchoir de métal. Edda se sentait vidée, mais

étrangement entière. Elle se laissa aller contre Marco, sa tête trouvant sa place au creux de son épaule. La peur du chaos qui l'avait habitée toute sa vie s'était dissipée. Le chaos n'était plus une menace, c'était le berceau de leur création.

Elle releva la tête pour le regarder. Marco tendit une main dont les doigts tremblaient légèrement et effaça une trace de poussière sur sa joue. Son toucher était d'une douceur infinie, une promesse de réparation. Elle raccourcit la distance qui les séparait, ses mains trouvant le chemin de sa nuque. Le baiser qui suivit fut comme le *strappo* : une libération, un arrachement nécessaire. Il goûtait la poussière, la sueur et l'espoir.

— On ne peut pas rester là, murmura Marco contre ses lèvres.

— Je sais. Mais pour la première fois, je n'ai pas peur.

Ils descendirent de l'échafaudage, emportant le rouleau précieux. Le moteur de la vieille Alfa Romeo vrombissait déjà sourdement dans la ruelle, un battement de cœur mécanique. Dans l'habitacle étroit, l'air était saturé d'une odeur de cuir craquelé et de térébenthine. Marco conduisait avec une précision nerveuse, mais chaque fois qu'il changeait de vitesse, son bras frôlait le genou d'Edda.

— Tu trembles, Edda, murmura-t-il alors qu'ils s'arrêtaient sur les hauteurs de San Miniato.

— Ce n'est pas de la peur, répondit-elle. C'est l'impression d'être enfin réveillée. Comme si tu venais de passer le premier tampon de solvant sur mon âme.

Marco coupa le contact. Il se tourna vers elle, le regard hanté par une vulnérabilité qu'il ne pouvait plus cacher.

— Je pensais que j'étais une arme froide, Edda. Mais quand je te regarde, je me sens

démantelé.

Edda s'avança vers lui, comblant l'espace. Elle posa sa main sur son cœur et sentit le muscle puissant cogner contre ses côtes, un rythme sauvage qui ne demandait qu'à être apprivoisé.

— On ne sauve pas la vérité sans accepter de se briser un peu, Marco. Regarde-nous. Nous sommes des fragments d'un même vitrail. Seuls, nous ne sommes que du verre coupant. Ensemble, nous laissons passer la lumière.

Marco émit un soupir de défaite, la plus belle des redditions, et l'embrassa de nouveau. C'était le baiser de deux naufragés atteignant enfin le rivage. Le soleil franchit enfin les collines de Fiesole, inondant Florence d'une lumière d'or pur. L'ombre n'avait plus de prise. Ils étaient deux restaurateurs d'âmes, emportant avec eux un morceau d'histoire, mais surtout, une éternité de sentiments. Edda sourit, sachant que le plus beau chef-d'œuvre restait à venir : leur vie à deux, une toile vierge prête à recevoir les couleurs les plus éclatantes du bonheur.

Chapitre 14

Le Transfert

La pluie de Florence n'est pas une simple averse ; c'est un voile de mélancolie qui se dépose sur les dalles de grès, un murmure liquide cherchant à laver les péchés des siècles passés. Ce soir-là, elle tombait avec une insistance presque tendre, transformant les ruelles étroites en veines sombres et luisantes où battait le pouls de leur fuite. Contre son flanc, Edda sentait le poids de la fresque. Le *strappo* — cet arrachage brutal mais nécessaire — n'était pas seulement une prouesse technique ; c'était un lambeau d'histoire, une peau de chaux et de pigments qu'ils avaient dérobée au silence des murs. Le cylindre de toile, protégé par des couches de papier japon, pesait sur son épaule comme un nouveau-né fragile, dont chaque secousse résonnait dans sa propre poitrine.

Juste derrière elle, Marco. Elle ne le regardait pas, mais elle percevait tout de lui. L'odeur de son manteau de laine trempé, cette note de tabac froid mêlée à un parfum plus boisé, plus secret, qui semblait émaner de sa peau même. Elle entendait le frottement de son cuir contre ses vêtements, le rythme régulier de sa foulée s'ajustant à la sienne. Ils étaient liés par un fil invisible, une tension semblable à celle d'une corde de violon avant le premier coup d'archet.

— Par ici, murmura-t-il.

Sa voix était un souffle chaud contre son oreille, un contraste saisissant avec la bise glaciale. Il posa une main ferme dans le bas de son dos pour la guider vers une porte dérobée, dissimulée derrière un échafaudage de chantier. Ce simple contact, à travers l'épaisseur de son imperméable, fit frissonner Edda. Ce n'était pas le froid. C'était cette électricité statique, ce magnétisme qu'elle tentait d'ignorer depuis qu'ils s'étaient

rencontrés sous les plafonds dorés des Della Torre. Marco était le clair-obscur fait homme : une promesse de lumière enveloppée d'ombres menaçantes.

Ils s'engouffrèrent dans l'atelier clandestin. Dès que le verrou glissa, le silence retomba, épais, presque palpable. L'air y était saturé d'effluves qu'Edda connaissait mieux que n'importe quelle autre : la térébenthine, la cire d'abeille, et ce parfum d'humidité calcaire qui caractérise les lieux où l'on soigne l'art. C'était son sanctuaire.

Le cuir de son manteau gémit lorsqu'il s'en délesta d'un geste fluide, révélant la puissance de ses épaules sous le coton humide. Edda détourna les yeux, brûlée par cette soudaine proximité. Marco déposa les solvants sur une table de bois brut et se tourna vers elle, les cheveux plaqués sur le front par la pluie, ses yeux d'un gris d'orage scrutant son visage avec une intensité qui la dénudait.

— Tu trembles, Edda.

Ce n'était pas une question, mais un constat empreint d'une douceur inattendue.

— C'est l'adrénaline, répondit-elle d'une voix qu'elle aurait voulu plus assurée. Et le poids. Ce que nous avons fait... c'est irréversible. On ne rend jamais une fresque au mur sans laisser de cicatrices.

— Chaque arrachage laisse un fantôme sur le mur et une cicatrice sur la toile, répliqua-t-il en s'approchant. Comme nous, Edda. On ne s'aime pas sans s'écorcher un peu. On ne guérit rien sans d'abord briser ce qui a mal soudé.

Il fit un pas de plus. L'espace entre eux se réduisit à un interstice où l'air semblait vibrer. Elle, la puriste de la matière, celle qui préférait la compagnie des pigments minéraux à celle des hommes, se sentait soudainement d'une fragilité de porcelaine. Elle posa avec précaution le rouleau de la fresque sur le grand plan de travail central. Ses mains, habituellement si chirurgicales, avaient de légers spasmes. Marco posa les

siennes sur celles d'Edda. Le contact fut un choc électrique. Ses paumes étaient calleuses, marquées par une vie de refus, mais sa prise était d'une infinie délicatesse.

— Regarde-moi.

Elle leva les yeux. Il n'était plus l'héritier du nom qu'elle exécrait, mais un homme mis à nu par l'orage, dont la vulnérabilité l'appelait comme un chant de sirène.

— Nous allons la sauver, dit-il dans un souffle. Et nous allons nous sauver avec elle.

Leurs souffles se mêlèrent, créant une petite buée dans l'air frais de l'atelier. La peur de la déchéance de son père, l'angoisse de la trahison, tout semblait s'estomper derrière la présence magnétique de cet homme.

— Le transfert est une étape critique, murmura-t-elle, tentant de se raccrocher à son professionnalisme. La colle de peau doit être à la bonne température... l'odeur est organique, presque animale, tu sens ? C'est ce liant qui va redonner vie à la pierre.

— Chaque chose en son temps, l'interrompit-il doucement. Avant de soigner l'œuvre, il faut que tu te réchauffes.

Il raviva un petit poêle en fonte. Edda l'observait, fascinée par la force tranquille qui émanait de lui. Elle se sentait comme une œuvre en cours de restauration : on lui ôtait ses vernis protecteurs, on mettait à nu ses pigments originels, et la sensation était aussi douloureuse qu'exquise. Le feu commença à crépiter, jetant des reflets ambrés sur les pots de pigments rangés comme des sentinelles. Marco revit vers elle. Il ne toucha pas ses mains cette fois, mais sa présence occupait tout l'espace. Leurs épaules se frôlèrent au-dessus de l'établi.

— Pourquoi m'as-tu suivi, Edda ?

Elle baissa les yeux sur le rouleau précieux.

— Parce que tu es la seule personne qui regarde cette œuvre avec la même douleur que moi. Pour toi, c'est un miroir. Et j'avais besoin de ne plus être seule face à ce miroir.

Elle tourna son visage vers lui, et dans la pénombre, elle vit son masque se fendre. L'arrogance de Marco, cette armure de cynisme qu'il portait comme un vêtement de luxe, s'effondrait.

— Je n'ai jamais voulu que quelqu'un me voie ainsi, avoua-t-il, sa voix s'enrouant. Surtout pas toi. Tu es si lumineuse dans ta rigueur. À tes côtés, j'ai l'impression d'être une esquisse ratée, un repentir que l'artiste a tenté de cacher sous des couches de noir.

— Les repentirs sont les parties les plus intéressantes d'un tableau, Marco. C'est là que l'humanité de l'artiste se révèle. Ne cache pas tes ombres. Elles donnent de la profondeur à ta lumière.

Marco tendit la main et, du bout des doigts, effleura la joue d'Edda. Le contact fut d'une légèreté de plume, mais il provoqua en elle un séisme. Il fit glisser ses doigts dans ses cheveux encore humides, sa main venant se loger à la naissance de sa nuque. Edda s'inclina instinctivement vers lui. Leurs fronts se touchèrent.

— On devrait commencer, souffla-t-elle, même si chaque fibre de son être voulait rester ainsi. La fresque... elle souffre.

— Un moment, murmura-t-il. Juste un moment pour se souvenir que nous sommes vivants.

Il pencha la tête et ses lèvres effleurèrent le coin de sa bouche. C'était une caresse hésitante, une question muette. Edda y répondit en tournant légèrement le visage,

offrant ses lèvres aux siennes. Le baiser fut d'abord timide, avant de s'approfondir avec une urgence née du danger. C'était un baiser qui goûtait la pluie et le sel. Quand ils se séparèrent, le souffle court, le monde avait changé de couleur.

— Très bien, dit-il, sa voix retrouvant un peu de son assurance. Montre-moi comment on répare ce qui a été arraché. Apprends-moi la patience.

Edda commença à préparer le lit de colle. Leurs mains se croisaient, se touchaient "par accident" au-dessus de la matière, chaque contact prolongeant l'intimité du baiser. C'était une danse silencieuse. Lui, apportant la force physique pour tendre la toile de lin ; elle, apportant la science du toucher.

— Tu penses qu'ils nous trouveront ? demanda-t-il alors qu'ils déroulaient le premier centimètre de la fresque sur le nouveau support.

— Ton père ne lâchera pas. Pour nous, cette fresque est une vérité, et la vérité finit toujours par remonter à la surface, peu importe le nombre de couches de vernis que l'on pose par-dessus.

Les heures s'écoulèrent, marquées par le battement de la pluie contre les vitres hautes. La fresque se dévoilait peu à peu. Sous la lumière crue des lampes, le contraste était saisissant : la rudesse de Marco se mariait étrangement bien avec la délicatesse d'Edda. Ils étaient eux-mêmes un **chiaroscuro** vivant. Chaque geste de réintégration était une promesse. En lissant la surface de la chaux transférée, Edda avait l'impression de lisser les tourments de l'homme à ses côtés.

Alors que la première section était consolidée, une étrange plénitude s'empara d'eux. Ils s'assirent par terre, le dos contre le bois massif de la table, les jambes étendues vers le feu qui mourait doucement. La tête de Marco reposa contre l'épaule d'Edda. Elle posa sa tête contre la sienne, fermant les yeux. Dans cet atelier perdu dans les entrailles de Florence, ils avaient créé un monde à part.

— Demain sera plus difficile, murmura Marco dans un demi-sommeil.

— Demain n'existe pas encore, répondit Edda en serrant sa main. Il n'y a que cette nuit. Et cette lumière.

Le silence qui s'était installé n'était pas un vide, mais une matière dense. Edda sentait la chaleur de Marco irradier à travers son pull. Pour une femme qui avait passé sa vie à stabiliser des structures chancelantes, ce moment d'abandon était sa plus belle réussite. Elle ne sentait plus la dureté du sol de briques. Elle ne sentait que la pression de ses bras.

L'aube commença enfin à teinter de gris perle les fenêtres hautes. Edda sut que le plus difficile ne serait pas de fuir, mais d'apprendre à vivre avec cette lumière nouvelle, celle qui ne s'éteint jamais une fois qu'on a osé regarder sous la surface. Marco bougea dans son sommeil, sa main cherchant instinctivement la sienne. Elle entrelaça leurs doigts, sentant la rudesse de ses cals contre la douceur de sa peau.

Le transfert était complet. Non pas celui de la fresque sur la toile, mais celui de deux destins brisés qui, en se cognant l'un contre l'autre dans l'obscurité, avaient fini par étinceler. Le jour se levait sur Florence, lavant les palais de leurs ombres, mais dans cet atelier clandestin, le **chiaroscuro** de leur amour restait la seule vérité qui comptait. Ils étaient enfin, irrémédiablement, eux-mêmes.

Chapitre 15

Le Cheval de Troie

Dans le silence sépulcral du Palazzo Della Torre, l'air s'était figé, captif d'une époque qui refusait de s'éteindre. L'atelier improvisé, niché sous les combles où la lumière de Florence ne parvenait qu'en faisceaux poudrés, exhalait un parfum entêtant de chaux vive et de térébenthine. Edda sentait la poussière de marbre piquer sa gorge chaque fois qu'elle retenait sa respiration. Devant le grand châssis de bois, ses doigts maculés d'un gris de Payne luttèrent contre l'humidité soudaine de ses paumes. Elle ne préparait pas seulement une œuvre ; elle tissait un mensonge de soie pour protéger la vérité déterrée des entrailles du mur.

Derrière elle, Marco ne disait rien, mais sa présence agissait comme un foyer ouvert dans cette pièce qui n'avait pas connu de feu depuis un siècle. Elle percevait le froissement de son veston de lin, un son d'une netteté chirurgicale dans ce silence de cristal. Le froid des combles mordait ses épaules, rendant la chaleur qui irradiait du torse de l'homme presque insupportable de tentation.

— Mon père a passé sa vie à mentir avec une telle élégance qu'on en oubliait l'odeur du sang, lâcha soudain Marco. Sa voix n'était plus celle d'un philosophe, mais d'un homme dont la peau se révolta au contact du passé. Regarde ce mur, Edda. Il lui ressemble. Et j'ai horreur de ça.

Elle se tourna vers lui, sa spatule d'acier encore tremblante à la main. La lumière rasante écorchait la sévérité de son profil, révélant la fine pellicule de poussière en suspension sur ses cils, ce qui le faisait paraître étrangement irréel, comme une statue dont le cœur viendrait de s'éveiller.

— On dirait que toute ma vie, j’ai cherché la vérité sous les vernis, murmura-t-elle, et aujourd’hui, je deviens l’architecte d’un mirage.

— Ce n’est pas un faux, Edda. C’est un bouclier. Parfois, il faut offrir au monde le reflet qu’il attend pour sauver l’étincelle qui brûle dans l’ombre.

Il s’approcha, et l’espace entre eux devint une zone de haute pression. L’odeur de Marco — un mélange de bois de santal et d’une pointe de tabac froid — l’enveloppa comme un manteau de velours. Elle sentit ses jambes fléchir. Dans son univers de rigueur, il était le chaos, et elle avait passé trente-deux ans à avoir peur du chaos.

— Apprends-moi, demanda-t-il simplement en désignant l’éponge naturelle. Apprends-moi à masquer la vérité pour mieux la servir.

Edda prit sa main, ses doigts fins entourant les siens. Le contact de sa peau rugueuse contre ses doigts tachés de peinture fut un choc électrique. Elle guida son geste vers le mortier frais.

— Ne frotte pas, souffla-t-elle. Tapote. Il faut que l’eau semble être venue de l’intérieur, comme une sueur froide. Comme si le mur lui-même regrettait ce qu’il est obligé de montrer.

Leurs mains se rejoignirent sur l’éponge. Dans la pénombre, ils travaillèrent à parfaire leur trahison. Chaque goutte d’eau était une strate supplémentaire dans leur propre reconstruction. Edda sentait le réseau de ses veines sous ses doigts, le flux de sa vie, une température qui faisait fondre ses dernières défenses. Elle s’arrêta net, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau captif.

— Tu es si méticuleuse, murmura-t-il en ramenant une mèche de cheveux sombres derrière son oreille. Ses doigts effleurèrent sa tempe, un contact si léger qu’il lui arracha un frisson. Est-ce que tu restaures tes sentiments couche par couche, par peur que l’un d’eux ne soit trop vrai ?

— Les sentiments ne se restaurent pas, Marco. Ils se vivent, ou ils tombent en poussière.

Il laissa sa main glisser le long de son cou, s'attardant sur la courbe de sa mâchoire. Le baiser ne fut pas une explosion, mais une reconnaissance lente, un goût de sel et d'éternité. C'était le baiser de l'aube, celui où les masques s'effritent comme du vieux plâtre. Ses mains à lui s'égarèrent dans le dos de la jeune femme, y laissant des stigmates de gris de Payne, des traces de leur complicité clandestine.

Dans cet atelier, entourés de fantômes, ils étaient la seule chose réelle. L'art était leur arme, mais cet instant était leur vérité. Quand ils se séparèrent enfin, à bout de souffle, Florence s'éveillait au loin dans un murmure de cloches. Edda posa sa tête contre le torse de Marco, écoutant le tumulte de son cœur. C'était un rythme sauvage, loin de la métronomie de son existence passée.

Elle regarda le "Cheval de Troie" qu'ils avaient bâti. Un jour, une simple variation d'humidité ferait craqueler ce mensonge, révélant au monde le vide laissé par la vérité. Mais en attendant cet effondrement nécessaire, elle sut que certaines empreintes étaient indélébiles. On ne restaure pas le cœur, on le laisse s'imprégner de l'autre, jusqu'à ce que le pigment et la pierre ne fassent plus qu'un. Elle ferma les yeux, bercée par son souffle apaisé, prête à affronter la lumière du jour.

Chapitre 16

L'Art de la Guerre

Dans le silence recueilli de la grande salle du palais Della Torre, l'air semblait avoir figé le temps. Une poussière d'or, soulevée par les derniers rayons d'un soleil florentin déclinant, dansait dans les courants d'air invisibles, semblables à des **pentimenti** — ces âmes errantes cherchant un repos que l'histoire leur avait refusé. Edda, perchée sur son échafaudage, n'entendait que le battement sourd de son propre cœur et le crissement presque imperceptible de son scalpel contre la matière.

L'odeur était son univers, une saturation de térébenthine âcre qui lui piquait la gorge, sous laquelle se devinait le parfum plus profond du plâtre humide, cette senteur de genèse. C'était l'odeur de la vérité que l'on déshabille. Sa précision chirurgicale n'était plus seulement une compétence technique ; c'était son armure contre le chaos, une manière de dire au destin qu'elle ne laisserait plus rien au vernis.

L'échafaudage vibra. Une caresse de fer. Elle sut que c'était lui avant même que son parfum ne l'atteigne — ce mélange de cuir ancien, de tabac froid et cette note métallique de pluie sur les pavés de Florence qu'il portait comme un stigmaté. Elle ne se retourna pas.

— On dirait que vous essayez d'extraire l'âme de ce mur, Edda, murmura Marco derrière elle.

Sa voix était un violoncelle, grave et éraillée. Edda posa son scalpel. Elle prit une inspiration profonde pour stabiliser le tumulte de sa poitrine.

— Je ne l'extrahis pas, Marco. Je libère ce qui a été étouffé.

Elle se tourna enfin. Il était là, debout dans l'ombre portée de la grande corniche. Marco possédait cette beauté tourmentée des bustes de la Renaissance, mais alors qu'il s'approchait, elle remarqua une faille : sa main, d'ordinaire si ferme, trembla légèrement en ajustant le revers de son costume sombre. Ce geste d'homme traqué brisa les dernières défenses d'Edda.

— Le piège est prêt, continua-t-il, sa voix descendant d'un octave. Mon père reçoit la ville entière. Ils seront tous là, les visages poudrés de mensonges. Et le solvant ?

Edda désigna la fiole en verre ambré. À l'intérieur, le mélange de diméthylformamide et d'alcool benzylique attendait son heure.

— Je n'ai pas peur de ce qui survit sous le vernis, Marco. J'ai peur de ce qui restera de nous une fois que la poussière sera retombée.

Il fit un pas de plus. Il était si près qu'elle sentait la chaleur irradiant de son corps. Il leva la main et laissa ses doigts effleurer sa joue. Sous son toucher d'une légèreté dévastatrice, sa peau n'était plus une barrière, mais une surface conductrice réclamant l'incendie. Edda ferma les yeux, emprisonnant la main de Marco contre son visage. La chaleur de leurs paumes fusionna, un pacte de liant et de pigment scellé dans le secret de la nef.

— Ma maison est en cendres depuis longtemps, murmura-t-il. Vous êtes la seule chose réelle dans ce palais de miroirs.

Quelques heures plus tard, le Palazzo Della Torre s'était métamorphosé en un théâtre d'ombres. Le parfum entêtant des lys blancs luttait contre l'acidité des produits chimiques. Edda, vêtue d'une soie vert d'eau, se sentait comme une intruse au milieu des rires de façade. Le vieux patriarche Della Torre trônait au centre de la galerie, savourant son triomphe factice.

Marco s'avança au micro. Son regard croisa celui d'Edda. C'était le signal.

— Regardez bien, Mesdames et Messieurs, commença-t-il avec une ironie tranchante. Car l'art a cette particularité d'être vivant. Parfois, il refuse de porter le masque que nous lui imposons.

Edda glissa derrière l'œuvre. Ses mains ne tremblaient plus. Elle imbiba le tampon de coton et l'appliqua sur la zone critique de la fresque. Le contact fut instantané. Sous l'effet du réactif, le vernis moderne commença à cloquer, à se liquéfier comme une peau morte. Une ligne rouge sang, cachée depuis 1944, transperça brusquement le paysage bucolique.

Le chaos s'installa. Les murmures devinrent des cris tandis que les visages des collaborateurs et les noms des déportés surgissaient sous les glacis décapés. La vérité brute, violente, indéniable, dévorait le mensonge devant les flashes des photographes.

Dans le tumulte, Marco fendit la foule et saisit la main d'Edda. Il ne la regardait pas comme un allié, mais comme un naufragé. Il l'attira contre lui, et là, au milieu des décombres de l'empire familial et de l'odeur suffocante du solvant, il l'embrassa. C'était un baiser de guerre, urgent et sale, une collision de deux êtres qui n'avaient plus rien à perdre. Edda y mit toute sa peur du vide, tandis que Marco y insufflait son besoin viscéral de rédemption.

Ils s'échappèrent enfin vers la loggia surplombant la ville. L'air nocturne, chargé de l'humidité de l'Arno et du parfum des jasmins, vint fouetter leurs visages.

— C'est fini, souffla Edda, le front appuyé contre l'épaule de Marco.

— Non, corrigea-t-il en l'enveloppant de ses bras, sa voix vibrant d'une paix nouvelle. C'est le début. Nous avons décapé le mensonge, Edda. Mais ce qu'il y a

dessous... ce n'est pas seulement la fresque. C'est nous.

Il la fit pivoter pour qu'ils regardent ensemble l'horizon. La première lueur de l'aube commençait à teinter le ciel de rose et de lavande. Sur la toile vierge de leur avenir, ils n'avaient pas encore tracé la première ligne, mais les pigments étaient prêts. Edda se blottit contre lui, fermant les yeux pour savourer cet instant de grâce parfaite. Sous la poussière et les craquelures, elle avait enfin trouvé sa lumière. Elle ne cherchait plus à sauver le passé ; elle donnait enfin une chance au présent de respirer.

Chapitre 17

Réintégration Chromatique

L'air du grand salon du palais Della Torre possédait cette densité particulière des lieux où le temps s'est figé, un mélange d'ozone, de poussière séculaire et de l'odeur âcre de la térébenthine qui flottait comme un encens profane. Dans cette pénombre seulement troublée par les projecteurs braqués sur la fresque, Edda se sentait comme une officiante devant un autel en ruine. Ses doigts, fins et maculés de pigments terre d'ombre, luttèrent contre un tremblement imperceptible tandis qu'elle préparait le mélange pour la réintégration chromatique finale.

Le silence n'était plus une simple absence de bruit, mais une stase, une respiration suspendue qui semblait ricocher contre les murs couverts de soieries effilochées. Elle percevait le murmure du vent s'engouffrant par les fissures des fenêtres hautes, un soupir d'outre-tombe qui racontait les trahisons d'autrefois, tandis que la morsure glacée du marbre sous ses bottines lui rappelait la rigidité de ses propres principes.

Et puis, il y eut l'onde de choc familière. Avant même qu'il ne parle, elle sut que Marco était là. Sa présence glissa sur sa nuque comme un archet sur une corde sensible. Son parfum était une signature magnétique : un mélange de cuir ancien, de tabac froid et cette note métallique, presque électrique, qui émanait de sa peau comme l'approche d'un orage.

— Tu devrais te reposer, Edda. Tes épaules sont aussi tendues que les cordes d'un violon trop accordé.

La voix de Marco était un murmure de basse, sombre et granuleux comme du velours ancien. Ce n'était pas le froid de Florence qui faisait frissonner Edda, mais le timbre

de ce timbre qui semblait faire vibrer ses propres os. Elle ne se retourna pas, cherchant dans la rigueur du geste un refuge contre le tumulte de son cœur.

— Le repos est un luxe que nous n'avons plus, répondit-elle d'un ton qu'elle voulait ferme, mais qui trahissait une légère fêlure. Le vernis doit être stabilisé avant l'aube.

Marco fit quelques pas de plus. Il était si proche maintenant qu'elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps, une fournaise contenue sous son manteau de laine sombre. Il posa une main sur le montant de l'échafaudage. Edda fixa ses doigts — des mains d'artiste détournées par la vie, capables de détruire avec la même précision qu'elles auraient pu créer. Elle se tourna enfin vers lui. Dans la lumière crue des projecteurs, il apparaissait tel un portrait du Caravage : des ombres chtoniennes sculptant ses pommettes et l'amertume d'une lèvre inférieure qu'il mordillait par habitude.

— Pourquoi fais-tu cela, Marco ? demanda-t-elle doucement. Tu ne cherches pas la justice. Tu cherches une sortie.

— Certains héritages sont des poisons, Edda. On ne peut pas les restaurer. Je vais montrer à mon père que le vide est la seule chose qui lui appartient vraiment.

Il s'approcha encore, sa main quittant le métal froid pour venir effleurer sa joue. Le contact fut électrique. La peau de Marco était sèche, marquée par le froid, mais son geste était d'une infinie douceur. Edda ferma les yeux. *Tu es ma réintégration chromatique*, songea-t-elle avec une intensité qui l'effraya. Il était la nuance qui manquait à son tableau pour qu'il soit complet.

— Je refuse ton sacrifice, murmura-t-elle contre sa paume. Je ne restaurerai pas un monde où tu n'existes plus.

Ses mots étaient une reddition. Elle, la femme de glace, se fissurait sous l'impact de

cet homme brisé. Elle saisit le revers de son manteau, le tirant vers elle. L'instant juste avant le contact fut une suspension totale : l'hésitation des souffles, l'odeur du tabac devenant prédominante, la peur de se briser.

Puis, le baiser fut un choc frontal, une collision de désespoirs et de désirs longtemps contenus. Il avait le goût du sel et de l'urgence. C'était une étreinte où les corps cherchaient à s'ancrer l'un dans l'autre pour ne pas être emportés par le courant. Marco la serra contre lui, ses bras l'entourant comme un rempart, et Edda s'enfouit dans sa chaleur, inhalant son odeur de tourmente.

— Reste avec moi, Marco, dit-elle en se reculant brusquement, le souffle court. Pas seulement pour ce soir. Reste pour demain.

Marco la regarda comme si elle était la chose la plus précieuse et la plus terrifiante qu'il ait jamais contemplée. La digue qu'il avait érigée autour de son cœur se fissura, laissant passer une émotion pure.

— D'accord, murmura-t-il. Pour demain.

Ils se remirent au travail dans une symbiose parfaite, deux restaurateurs d'âmes à l'œuvre sur un mur de mensonges. Sous les ombres des colonnades, au cœur d'une Florence qui retenait son souffle, le piège se parait de ses plus beaux atours. Le vernis qu'elle s'appêtait à étendre n'était plus seulement un appât pour ses ennemis ; c'était une pellicule transparente entre Marco et l'abîme. Elle versa la résine de Dammar finale, et l'odeur de forêt ancienne envahit ses poumons.

Elle posa la dernière touche. La surface de la fresque brilla d'un éclat surnaturel avant de se stabiliser en une transparence trompeuse. Le piège était prêt. Le *Strappo* pouvait commencer. Elle n'était plus Edda la puriste, mais une femme prête à tout repeindre tant qu'il restait un espace où l'amour n'était pas un mensonge.

Soudain, le mutisme du palais fut déchiré. Un crissement de pneus sur le gravier de la cour d'honneur. Le claquement sourd de portières de voitures. La réalité reprenait ses droits avec une violence froide.

Marco se détacha doucement d'elle, son visage se muant en un masque de détermination glacée. Il garda ses mains sur ses bras, l'ancrant une dernière fois alors que des pas lourds résonnaient dans le couloir, se rapprochant de la salle monumentale.

— Ils sont là, dit-il simplement.

La porte massive s'ouvrit avec un fracas qui fit vibrer les vitraux poussiéreux. Des silhouettes sombres, l'ombre des mercenaires, envahirent la pièce, brisant la sérénité du sanctuaire. Edda redressa la tête, sa main verrouillée dans celle de Marco. Elle n'était plus la femme de pierre. Elle était le feu qui allait tout purifier. Sous leurs pieds, le vieux palais Della Torre semblait retenir son souffle, prêt à livrer son dernier secret avant que l'or ne soit enfin libéré de la poussière.

Chapitre 18

Le Vernissage fatal

L'air du grand salon des Della Torre était saturé d'un mélange enivrant et presque écœurant : le parfum musqué des hommes de pouvoir, les effluves de jasmin dont les femmes s'étaient aspergées pour masquer l'odeur de moisi qui transpirait des vieux murs, et ce fumet métallique, froid, que seul le champagne frappé dégage. Edda se tenait à la lisière de la lumière, là où les ombres des colonnes de marbre commençaient à dévorer les dorures. Sa robe en soie vert d'eau glissait sur sa peau comme une caresse glacée, un contraste violent avec la rugosité de ses mains habituées à la chaux et au scalpel. Elle se sentait nue dans cet appareil, dépouillée de sa blouse de coton qui lui servait d'ordinaire d'armure.

— On dirait que vous essayez de lire l'avenir dans ces bulles, Edda.

La voix de Marco fut une vibration sourde dans son dos, un timbre chaud qui fit parcourir un frisson le long de sa colonne vertébrale. Elle n'eut pas besoin de se retourner pour sentir sa présence ; il dégageait cette odeur de bois de santal et de tabac froid, une fragrance qui semblait être l'antidote parfait à l'artificialité de la soirée. Marco était impérial dans son costume sombre, mais c'était un empire en ruines qu'il portait dans son regard. Ce clair-obscur qui le définissait — l'élégance du fils de bonne famille et la rage sourde du paria — n'avait jamais été aussi saisissant.

— L'avenir est déjà écrit sous le vernis, Marco, murmura-t-elle, sa voix se perdant presque dans le brouhaha des conversations feutrées. Vous savez aussi bien que moi que ce que ces gens admirent ce soir n'est qu'un linceul.

Il fit un pas vers elle, brisant la frontière invisible de la bienséance. Sa proximité

dégageait une chaleur brute qui faisait frémir la soie contre les hanches d'Edda.

— Ils n'admirent pas l'art, Edda. Ils admirent leur propre capacité à le posséder. Mais ce soir, c'est vous qui avez le dernier mot.

Il posa une main sur son avant-bras. Le contact fut électrique : la paume de Marco, marquée par le travail de la forge, accrochait la finesse du tissu. Edda sentit son cœur cogner contre ses côtes, un rythme archaïque qu'aucune technique de restauration ne pourrait stabiliser. Elle glissa sa main libre dans la petite pochette dissimulée dans les plis de sa robe, ses doigts rencontrant le flacon de polymère modifié.

— C'est l'heure, souffla Marco.

Ils s'approchèrent de la fresque monumentale, ce mensonge historique que le père de Marco présentait comme un chef-d'œuvre retrouvé. Edda s'arrêta devant le panneau de contrôle thermique. Ses doigts effleurèrent les touches avec une précision chirurgicale. Un clic presque inaudible retentit.

— Voilà, dit-elle dans un souffle. Le processus est lancé.

Elle recula, et Marco se plaça juste derrière elle, ses mains venant se poser sur ses épaules. À travers le tissu, elle sentait la force de ses paumes, la stabilité qu'il lui offrait alors que le monde commençait son imperceptible basculement. Sous les projecteurs, le bleu outremer du ciel de la fresque commença à s'assombrir, non pas comme le soir qui tombe, mais comme une ecchymose qui s'étend. Les solvants grignotaient déjà le liant ; les pigments perdaient leur adhérence.

Une exaltation sauvage s'empara d'Edda. Elle se tourna vers Marco et vit une larme, une seule, rouler sur la joue de cet homme que tout le monde croyait de pierre. Elle leva la main pour l'effacer, ses doigts s'attardant sur sa peau brûlante.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que c'est la première fois que je vois quelque chose de vrai dans cette maison, répondit-il, la voix brisée. Ce mensonge qui meurt, Edda... c'est ma propre renaissance. Et c'est toi qui me l'offres.

Il la prit par la main et l'entraîna vers le balcon, fuyant la foule qui commençait à murmurer devant les premières taches de décoloration. Le lourd rideau de velours cramoisi retomba derrière eux, étouffant le vacarme mondain. L'air de Florence les accueillit avec la fraîcheur d'une confession, chargé de l'humidité de l'Arno et du parfum du jasmin nocturne.

Edda s'appuya contre la balustrade de marbre. Elle tremblait, non de peur, mais du vertige de la page blanche. Marco se rapprocha, son corps devenant son seul horizon.

— Ma carrière est terminée, Marco. Demain, ils me traiteront de saboteuse.

— Tu ne perdras rien que tu ne possèdes déjà en toi, affirma-t-il en encadrant son visage de ses mains. La réputation est un vernis, Edda. Il se ternit toujours. Ce qui reste, c'est le pigment brut. C'est nous.

Il l'embrassa alors, et ce baiser ne ressemblait à aucun autre. Leurs lèvres se rencontrèrent comme deux pigments purifiés se fondant dans un liant neuf. Ce n'était plus de l'art, c'était de l'honnêteté brute. Edda s'abandonna totalement, ses doigts s'accrochant aux revers de sa veste, cherchant à s'ancrer dans cette réalité charnelle qui effaçait les années de solitude passées derrière les échafaudages. C'était un baiser de restauration, une fusion de deux êtres qui décidaient de ne plus être les victimes de leur histoire, mais les artisans de leur destin.

— Viens, murmura Marco contre sa bouche. Quittons cette ville. J'ai une maison en Ligurie, accrochée à la falaise, là où le sel de la mer ronge tout, sauf l'essentiel. L'air

y sent le romarin et le large.

Edda inspira profondément, imaginant cet horizon sans secrets, une existence où la seule strate à explorer serait celle de leurs désirs.

— Le romarin... répéta-t-elle, le mot goûtant comme une promesse. J'aimerais beaucoup cette odeur-là.

Ils s'éloignèrent du balcon, laissant derrière eux le palais Della Torre qui pleurait ses larmes de plâtre et de fiel. En descendant les marches de pierre vers la nuit noire, Edda sentit que chaque cellule de son corps était enfin en accord avec l'invisible. Elle n'était plus la gardienne des morts. Elle était une femme vivante, aimée, et libérée de la poussière. La restauration était achevée. L'original, radieux et fragile, était enfin à la lumière.

Chapitre 19

La Mise à Nu

Dans la pénombre du grand salon du Palazzo Della Torre, l'air avait acquis une densité liquide, saturée par les effluves de térébenthine et ce parfum entêtant de lys fanés qui s'échappait des vases de Sèvres. Edda sentait chaque pore de sa peau vibrer sous l'assaut des projecteurs. La lumière était une incision chirurgicale dans le velouté de l'obscurité. À ses côtés, Marco n'était qu'une ombre familière, mais sa présence dégageait une incandescence de pigments qui traversait le lin fin de sa blouse. Elle aurait pu deviner sa position les yeux fermés, simplement à l'oscillation de son souffle.

Elle regarda ses mains. Ces mains qui avaient passé des mois à soigner les plaies du temps. Ses doigts conservaient le souvenir de la chaux vive, cette rugosité calcaire qui s'insinuait sous les ongles, et l'onctuosité des liants qu'elle broyait elle-même. Mais ce soir, le toucher ne servait plus à réparer.

— Tu es prête ? chuchota Marco.

Sa voix était une soie sombre, un son qui glissa le long de sa colonne vertébrale. Elle tourna la tête. Dans le clair-obscur, Marco ressemblait encore au vautour de la finance que Florence redoutait, l'héritier d'un empire bâti sur des silences. Et pourtant, il lui semblait être le seul capable de comprendre la symphonie de terreur qui jouait dans son sang.

L'assistance était un parterre de visages lisses, des masques de porcelaine froide. Les investisseurs attendaient la révélation de la « Fresque de l'Unité ». Ils ignoraient que sous les vernis protecteurs, Edda avait orchestré une trahison. Une mise à nu. Elle se

rapprocha de l'échafaudage. L'odeur du plâtre humide, cette senteur de genèse, lui monta aux narines. Elle sentit la main de Marco se poser sur son épaule. Le contact était électrique, une température de chaux vive.

— Regarde-les, Edda. Ils pensent acheter de la beauté. Ils vont acheter la vérité.

Le silence se fit de plomb. Edda leva son bras. Le scalpel pesait une tonne. Elle ne visait pas la peinture, mais le lien chimique qu'elle avait elle-même fragilisé, sentant ses propres défenses s'effriter au même rythme que l'enduit. Elle entama le premier geste. Le son fut celui d'un long gémissement de la matière qui se déchire.

Soudain, le miracle inversé se produisit. Sous l'effet des solvants secrets et de la chaleur thermique des projecteurs, la couche picturale commença à se gondoler. Comme une peau morte qui se détache, le visage de la Madone s'étira, se fissura, puis s'effondra en une pluie de poussière ocre. Un cri étouffé monta de la foule.

Edda regardait la métamorphose. Alors que le bleu outremer s'effaçait, ce qui apparut dessous ne fut pas le mur nu. Grâce au système de projections numériques qu'ils avaient calibré sur les irrégularités de l'enduit, des visages commencèrent à émerger. Des spectres en noir et blanc, granuleux : les résistants fusillés dans ces caves en 1944. Les preuves, indiscutables, de la trahison des Della Torre.

— Mon Dieu, murmura une voix.

Le palais respirait avec les morts. Edda sentit son équilibre vaciller, la vibration de sa fibre intérieure poussée à la rupture. Marco l'attrapa par la taille, la tirant contre lui. Sa poitrine était un rempart. L'odeur de l'homme — un mélange de cuir, de tabac froid et de cèdre — l'enveloppa comme un manteau protecteur. Elle s'abandonna contre lui, fermant les yeux pour ne plus voir les flashes des photographes qui crépitaient comme des tirs de peloton.

— Viens, dit Marco, l'entraînant loin de la lumière crue, vers l'ombre des couloirs décrépits.

Ils s'échappèrent par une porte dérobée. Dehors, la pluie de Florence commençait à laver les pavés, emportant les résidus d'azurite vers l'Arno. Ils traversèrent le pont dans un silence de cathédrale. Marco s'arrêta un instant, s'appuyant contre le parapet. Ses yeux n'étaient plus des gouffres d'ambition, mais deux plaques d'argent poli, prêtes à recevoir l'image de leur vérité. Il ne restait rien de la rudesse du prédateur ; il n'était plus qu'un homme écorché devant la seule femme capable de le lire.

Ils atteignirent l'atelier de l'Oltrarno, une soupente nichée sous les toits où l'air embaumait l'huile de lin et le papier jauni. La lumière de l'aube filtrait par la lucarne, une poussière d'or qui donnait à chaque objet une dignité sacrée. Edda se laissa tomber contre la porte close, son cœur battant contre ses côtes comme un oiseau captif.

— On ne peut plus revenir en arrière, murmura-t-elle.

Marco s'approcha. Ses mains de prier prirent les siennes. Il porta ses doigts à ses lèvres, baisant chaque phalange avec une dévotion qui fit monter des larmes aux yeux de la restauratrice.

— Le vernis a craqué, Edda. Ce que nous sommes l'un pour l'autre est la seule strate qui mérite d'être préservée.

Il déboutonna lentement son manteau. Ce geste était le début d'une restauration plus profonde. Edda posa ses mains sur le torse de Marco, sentant à travers le tissu fin le tambourinement de son sang. Elle n'était plus la puriste de la matière, la femme qui craignait le chaos ; elle était une œuvre en cours, celle que l'on caresse pour en vérifier la texture.

Leurs lèvres se rencontrèrent enfin dans une fusion lente. Le goût de Marco était celui de la liberté reconquise, un mélange de sel et de promesse. Dans l'intimité de l'atelier, le Chiaroscuro de leur vie n'était plus une technique, c'était leur réalité : des zones d'ombre nécessaires pour que la lumière soit assez éclatante pour tout consumer.

Ils s'allongèrent sur le vieux divan recouvert de lin. La peau d'Edda prenait sous les premiers rayons cette teinte incarnat que les maîtres cherchaient autrefois à fixer dans l'enduit frais. Chaque caresse de Marco était une phrase, chaque soupir une ponctuation. Ils écrivaient une nouvelle histoire sur l'épiderme de l'autre, effaçant les ratures des années de solitude.

Edda comprit alors qu'elle n'avait plus besoin de scalpel. Elle avait trouvé le pigment éternel, celui qui ne s'altère jamais. Le ciel, au-delà de la lucarne, était devenu d'un bleu d'azurite, pur et profond. Une nouvelle couche de leur existence commençait, infusée dans le sang même de leur liberté. Elle se serra contre Marco, ferma les yeux, et laissa le futur arriver, sereine, enfin entière.

Chapitre 20

Damnatio Memoriae

Le silence qui régnait désormais dans le Palazzo Della Torre n'était pas celui, feutré et respectueux, des musées, mais un silence qui grinçait comme une toile trop tendue sur son châssis. C'était une absence vibrante, une béance là où, pendant des siècles, l'orgueil d'une lignée s'était étalé sur les murs. Pour Edda, chaque pas sur le marbre froid résonnait comme un battement de cœur dans une cage thoracique trop vaste. L'odeur avait changé. La térébenthine s'était dissipée pour laisser place au parfum terreux du plâtre mis à nu, une senteur de genèse et de fin du monde.

Elle s'arrêta devant le mur où le *strappo* avait eu lieu. La fresque n'était plus là. Il ne restait qu'une cicatrice grise, une surface rugueuse que la lumière rasante de l'aube florentine venait caresser avec une cruauté presque érotique. Edda tendit la main. Sous ses pulpes, elle croyait encore percevoir les fantômes des pigments, le bleu d'outremer qui lui avait tant coûté, le rouge cinabre qui semblait couler comme le sang des trahisons passées.

— On dirait que les murs respirent enfin, murmura une voix derrière elle.

Elle ne sursauta pas. Elle aurait reconnu ce timbre entre mille : une voix de bronze et de terre, un timbre qui semblait avoir été poli par l'ombre. Marco.

Elle ne se retourna pas immédiatement, préférant savourer la chaleur de sa présence. L'odeur de Marco l'envahit, un mélange de tabac froid et de cuir ancien, mais cette fois, elle perçut une note plus aiguë, presque métallique : l'odeur de la sueur et de l'adrénaline qui retombe. C'était une odeur de départ.

— On ne respire jamais aussi bien que lorsqu'on a tout perdu, répondit-elle d'un souffle.

Elle sentit la main de Marco se poser sur son épaule. Ce ne fut pas un contact assuré, mais un effleurement fébrile. Elle perçut, à travers le coton fin de sa chemise, un léger tremblement dans ses doigts. Cette vulnérabilité inattendue de l'homme qui avait tout orchestré la bouleversa plus que n'importe quelle déclaration.

— Les Della Torre ne sont plus qu'un nom sur des dossiers de procureurs, reprit-il, et son souffle vint bousculer les fins cheveux sur la nuque d'Edda. Le palais sera saisi. Ils voulaient enterrer l'histoire, c'est l'histoire qui les a dévorés.

Edda se tourna enfin. Marco était là, baigné dans ce clair-obscur qu'il affectionnait. La lumière du matin sculptait ses traits, accentuant la fatigue sous ses yeux d'ambre. Il n'était plus le fils illégitime cherchant vengeance ; il était un homme nu, dépouillé de son armure.

— Et toi ? demanda-t-elle. Qui es-tu, maintenant ?

Il esquissa un sourire triste. Il leva la main pour effleurer la joue d'Edda. Son geste avait la délicatesse d'un pinceau de martre sur une dorure fragile.

— Un inconnu, Edda. Je pars ce soir. Je vais renaître ailleurs, sans ancêtres pour me hanter.

Le cœur d'Edda se serra, une douleur sourde qui rappelait la sensation d'une soudure qui lâche. Elle avait passé sa vie à restaurer le passé, et là, devant elle, l'homme qu'elle aimait lui annonçait sa propre dissolution.

— Tu t'effaces comme un repentir sous une couche de peinture, murmura-t-elle.

— Non, corrigea-t-il en ancrant son regard dans le sien. Je me libère. Et je veux que tu te libères aussi. Leur amour était comme un pigment pur : éclatant, mais capable de tacher les doigts pour toujours.

Il s’approcha davantage. L’intimité était telle qu’elle entendait le rythme irrégulier de son cœur. Edda posa ses mains sur son torse, sentant la vibration de sa respiration. Elle se sentait comme une œuvre d’art dont on aurait enfin commencé la restauration, grattant le vernis pour atteindre la vérité de la chair.

— J’ai passé ma vie à avoir peur du vide sous la surface, avoua-t-elle, le front contre son épaule.

Marco l’enveloppa de ses bras, comme pour la protéger d’un froid invisible.

— Et qu’as-tu trouvé, ma puriste ?

— Toi. J’ai trouvé que pour sauver une âme, il faut parfois accepter que l’objet disparaisse.

Ils restèrent ainsi, deux silhouettes perdues dans l’immensité de la salle dévastée. Marco se recula pour la regarder une dernière fois, notant la courbe de ses lèvres avec une faim désespérée. Il se pencha et déposa un baiser sur ses lèvres. Ce ne fut pas une explosion, mais une reconnaissance. Il avait le goût de l’adieu et de l’espoir, un mélange de sel et l’amertume d’un espresso bu trop vite à l’aube.

— Ne me cherche pas, Edda, murmura-t-il contre sa bouche. Sache juste qu’un homme vit enfin parce qu’une femme a su voir à travers lui.

Il fit un pas en arrière, se fondant dans les ombres des colonnes. Edda écouta le bruit de ses pas s’éteindre sur le pavé de la cour. Elle resta seule au milieu des décombres de l’histoire.

Elle se dirigea vers la fenêtre. Dehors, Florence s'étirait sous le soleil. Elle ramassa son sac de travail ; les scalpels et les brosses s'entrechoquèrent avec un cliquetis métallique qui lui parut, pour la première fois, joyeux. Elle quitta la pièce sans se retourner.

Le trajet vers la maison de son père fut une lente décompression. Elle s'arrêta un instant sur le Ponte Vecchio. Le son du fleuve, ce grondement sourd et permanent, couvrait le vacarme de ses pensées. Elle entra dans une petite échoppe, commanda un café serré et en but la noirceur brûlante, laissant l'amertume lui réveiller les sens. La ville n'était plus un décor de pierre, mais un organisme vivant dont elle percevait chaque vibration, du cri des marchands au vrombissement des vespas.

En arrivant devant la porte de son père, elle hésita. Elle pouvait encore sentir sur sa peau la trace du baiser de Marco. L'odeur de la maison l'accueillit : le papier ancien et cette note persistante de lavande séchée. C'était une odeur de sécurité, loin du faste toxique du Palazzo.

— Edda ? Est-ce toi ? appela une voix chevrotante.

Son père était assis dans son vieux fauteuil en cuir. Ses yeux, voilés par la cataracte, se tournèrent vers elle. Elle s'approcha et s'agenouilla à ses côtés, posant sa tête sur ses genoux.

— Tu sens la térébenthine, murmura-t-il avec un petit rire. Tu as travaillé sur une œuvre importante ?

— La plus importante de ma vie, Papa. Mais j'ai fini.

— C'est bien. Il faut savoir s'arrêter quand la lumière décline.

Elle resta là, immobile. Elle comprit que Marco s'était effacé pour survivre, que son père s'effaçait pour ne plus souffrir, et qu'elle, elle restait là, gardienne d'une mémoire qui n'était plus un fardeau. Elle était comme un pigment de qualité supérieure : durable, capable de traverser les siècles sans perdre son éclat, à condition d'être aimée.

Plus tard, alors que son père s'était assoupi, Edda se rendit dans son petit atelier. Sur le guéridon, elle trouva un petit pot de pigment outremer, déposé là on ne sait comment. À côté, une carte sans signature portait un seul mot écrit d'une écriture nerveuse : *Respiro*.

Respire.

C'était son dernier cadeau. Edda prit le flacon entre ses mains. Le verre était frais. Elle le porta à son nez et ferma les yeux. Derrière l'odeur minérale, elle crut déceler, l'espace d'un battement de cœur, la fragrance musquée de Marco. Une hallucination olfactive d'une puissance foudroyante.

Elle ne chercha pas à comprendre. Elle savait désormais que la vérité se cache sous plusieurs couches de mensonges nécessaires. Elle se sentait fluide, prête à se lier à de nouveaux pigments. Le vide laissé par Marco n'était pas un trou noir, c'était un espace de liberté, une toile vierge.

Elle se tourna vers la fenêtre. La nuit tombait sur Florence, parant la ville d'un velours indigo. Edda sourit. Elle n'était plus la restauratrice rigide des Della Torre ; elle était Edda, simplement Edda, et pour la première fois, cela suffisait. Elle caressa la cicatrice sur son poignet, souvenir de leur lutte finale. C'était son propre point de restauration. La preuve qu'elle était vivante.

Elle savait que quelque part, sur une route bordée de cyprès, Marco roulait vers l'horizon. Ils étaient séparés par le destin, mais unis par la même certitude : certaines

choses doivent être détruites pour être véritablement sauvées.

Le chapitre de leur vie commune s'achevait, mais le livre restait ouvert. Edda était en paix. Elle était sauvée. Et dans le silence de la nuit toscane, elle comprit enfin que la plus belle des restaurations est celle que l'on fait sur soi-même, quand on accepte enfin de laisser le cœur mener la danse, dans le plus parfait des clair-obscur.

FIN

Merci d'avoir lu "Or Sous la Poussiere"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)